

LIVRES

CARTES
D

Lettres québécoises Page D 3

Le feuilleton Page D 5



Alain Benoit Page D 7

Formes Page D 10

LITTÉRATURE
QUÉBÉCOISELa petite
fille aux
mots

Elle n'en fait qu'à sa tête, la dernière héroïne de Mario G., cet auteur qui fut aussi Marie Auger et que certains appellent Mario Girard

LA GROSSE PRINCESSE

Mario G.
XYZ Éditeur
Montréal, 1998, 216 pages

BLANDINE CAMPION

«Je raconte les choses à ma façon, je fais à ma tête avec ma langue», affirmait déjà haut et fort Maurice, la narratrice de *Tombeau*, le deuxième roman de Marie Auger (alias Mario G., alias Mario Girard). L'héroïne et narratrice de *La Grosse Princesse* aussi n'en fait qu'à sa tête, et c'est un doux euphémisme. Dotée d'un fichu caractère, cette princesse «grosse comme une échalote» (elle tient mordicus à clamer sa maigreur, dessin à l'appui), qui a la pudeur féminine de ne jamais dire son âge mais présente quatre doigts de sa petite main en guise d'explication, nous raconte donc le monde «à sa façon». Et ce n'est pas triste. Car cette narratrice enjouée a un avis sur tout et ne se gêne pas pour le donner.

Il faut dire qu'elle est tombée dans les mots quand elle était petite (plus petite en tout cas!). Cela s'explique sans doute en partie par l'héritage génétique de ses parents: avoir un père romancier et une mère professeur de français laisse forcément des traces. Forte de cette ascendance, Charlotte joue avec le langage, s'y plonge, s'en délecte, et nous épate par son caractère loquace et par sa connaissance d'un vocabulaire bien au-dessus de son âge, bien que l'auteur lui-même reconnaisse s'être parfois laissé aller à «*outrépasser les paramètres de [son] personnage*».

Une vraie princesse

Si Charlotte conteste vigoureusement l'adjectif que lui confère le titre du roman, elle accepte toutefois sans modestie aucune le titre de princesse. Elle veut d'ailleurs pour preuve de la véracité de cette appellation un certain nombre de faits absolument incontournables à ses yeux. Ses parents ne vivent-ils pas un «*véritable conte de fées*»? Or tous les enfants savent pertinemment que les contes, même s'ils s'avèrent particulièrement soporifiques, sont remplis de princes et de princesses, de chevaliers et de châteaux, comme ceux qu'elle visitera en France à l'occasion de ses cinq ans.

Et puis, ne possède-t-elle pas «*un vaste royaume foisonnant de verdure et un superbe carrosse bleu*»? Ce domaine, sur lequel elle règne en maîtresse quasi incontestée, c'est le carré Saint-Louis, où ses parents l'emmènent se balader, contempler les fleurs et la fontaine.

VOIR PAGE D 2: GIRARD

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

La philo mène à tout, à condition qu'on en sorte, c'est bien connu. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, le philosophe Raymond Klibansky en est sorti pour prendre du service au sein du Political Warfare Executive, en Grande-Bretagne. Le juif allemand, l'ancien élève de Karl Jaspers, le docteur de la mythique université de Heidelberg, le grand spécialiste de Nicolas de Cues et de Maître Eckhart, le futur professeur d'Oxford et de McGill s'est alors élevé jusqu'au rang de colonel de l'armée britannique. Non pas malgré cela, mais précisément en raison de ses connaissances philosophiques.

Quand des militaires américains ont demandé des détails sur le temps des récoltes en Toscane, le service du colonel Klibansky a trouvé la réponse dans Virgile. L'herméneute a aussi décrypté les signes de fabrication des fusées V1, V2 et V3. Mais quand les Alliés ont déclenché la campagne de Sicile, il n'ont pas consulté le philosophe et ils l'ont amèrement regretté par la suite, comme il le raconte lui-même dans ses souvenirs tout frais publiés.

«*Quand j'ai appris qu'on s'apprêtait à franchir le détroit de Messine et à remonter vers le nord, je ne l'ai pas cru*», confie-t-il dans le livre d'entretiens intitulé *Le Philosophe et la Mémoire du siècle*. «*Depuis Hannibal jusqu'à Garibaldi en passant par Byzance et les Goths, l'histoire a montré que pour conquérir l'Italie, il faut l'attaquer par le Nord ou par le milieu. [...] Les plans avaient été faits au quartier général d'Eisenhower, à Alger, et approuvés à Washington. Mais j'étais Political Intelligence Officer et mes opinions n'avaient aucun poids. L'erreur a été payée chèrement à chaque traversée de fleuve et à la bataille du mont Cassin. Tant de soldats ont été tués.*»

Sa philo l'a donc mené jusque-là, jusqu'à pouvoir donner des leçons aux stratèges. Mais en vérité, si Raymond Klibansky a parfois choisi des voies de traverse vers des engagements rendus nécessaires par les horribles circonstances, il est finalement toujours revenu à l'essentiel: à la longue vie de l'esprit, à la complexe histoire des notions, des concepts et des idées, au vieux monde des vieux livres, des bibliothèques poussiéreuses et des meilleures universités.

Faire violence à sa modestie

Georges Leroux, qui a interrogé le professeur Klibansky, est un de ses anciens élèves. Lui-même enseigne maintenant la philosophie à l'UQAM, en plus d'animer des émissions savantes sur la chaîne culturelle de la radio de Radio-Canada. Le point de départ de leurs entretiens a d'ailleurs été fourni par des émissions radiophoniques sur le trajet personnel et philosophique du maître.

VOIR PAGE D 2: KLIBANSKY

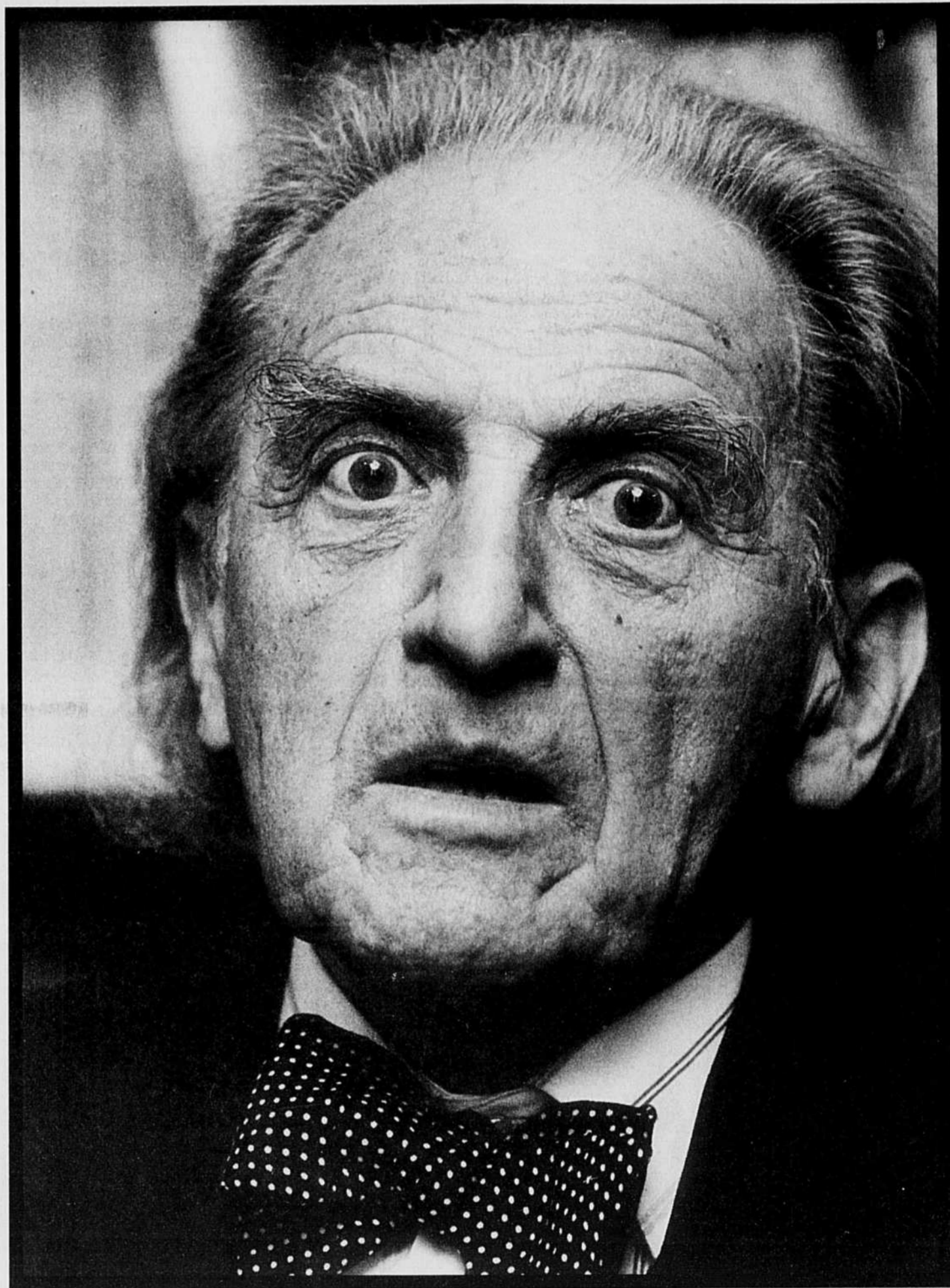


PHOTO THEQUE LE DEVOIR JACQUES NADEAU

Une
vie dans
le siècle

Le professeur Raymond Klibansky a vécu dans la maison de Max Weber et connu Ferdinand Tönnies. Il a travaillé auprès de Karl Jaspers et de Ernst Cassirer. Il a échangé avec Einstein. Il a fui l'Allemagne nazie puis l'a espionnée pour le compte de l'armée britannique. Il a publié des sommes et des briques, en histoire de l'art, de la philosophie et des idées. Il vit à Montréal depuis plus d'un demi-siècle. Il vient de fêter ses 93 ans. Il confie enfin ses souvenirs dans un livre d'entretiens.



Achetez trois folio et votre libraire vous offre* cette boîte de...

(Serait-ce du chocolat?)

*Chez les libraires participant à l'opération et dans la limite des stocks disponibles

LIVRES

KLIBANSKY

SUITE DE LA PAGE D 1

Des amis de l'animateur et d'autres anciens élèves du professeur se sont ensuite relayés pour *faire violence à sa modestie*, comme l'explique l'introduction, mais aussi pour le forcer à présenter simplement l'essentiel de ses travaux sur le néoplatonisme, les maîtres allemands du Moyen Âge ou les penseurs politiques anglais.

Les entretiens ainsi enrichis ont finalement été proposés aux Belles Lettres. Étant donné son sujet, l'ouvrage est à sa place dans cette maison célèbre pour ses éditions de classiques de l'Antiquité. On peut tout de même regretter le travail un peu bâclé de la présentation: les teintes de noir et d'orangé rappellent les livres d'ésotérisme et le texte de la quatrième de couverture parle de «Richard Klibansky». Ce sont des détails. On ne doit jamais juger un livre à son enveloppe, comme le sait le

professeur Klibansky, qui en lit depuis près d'un siècle en grec et en latin, en français, en allemand, en anglais ou en italien.

Cette passion des langues et des études lui est venue très tôt. Raymond naît le 15 octobre 1915, à Paris, où son père, d'origine germano-lituanienne, s'occupe du négoce des vins. Il parle allemand avec la gouvernante et français avec les bonnes. Il fréquente la synagogue et prie en hébreu le vendredi soir. En juillet 1914, juste avant le début de la Première Guerre mondiale, cet univers multiculturel s'effondre quand la famille d'émigrés doit retourner à Francfort «avec deux valises, en abandonnant le reste à Paris».

Il est d'abord inscrit au Goethe-Gymnasium de la ville, un des plus célèbres et sévères de l'Empire. Puis il réclame et obtient son transfert à l'école de l'Odenwald, connue elle aussi «dans le monde entier», mais pour ses nouvelles

méthodes pédagogiques, sans notes ni bulletins. Des personnalités comme Thomas Mann et Frank Wedeking y envoient leurs enfants. Daniel Cohn-Bendit, le prophète de Mai 68 maintenant recyclé en apôtre de l'euro, est également passé par là. «L'étude des langues anciennes venait après celle des langues modernes. Là, hélas, il n'y avait pas de très bons professeurs. Alors, mon ami Walter Solmitz et moi, sans professeur, nous avons lu Homère et Platon.»

De Heidelberg à Londres

Raymond Klibansky choisit ensuite Heidelberg, où il vit dans la famille de Max Weber, dont les neveux ont fréquenté l'Odenwald. Il a 17 ans et a vite impressionné ses maîtres, par exemple en présentant un exposé pendant quatre semaines, dès sa première année, dans un séminaire de l'archéologue Ludwig Curtius. Il croise également Karl Mannheim et Heinrich Rickert. Surtout, il noue des liens d'amitié avec Karl Jaspers qui le propose pour un stage à Kiel, auprès du légendaire Ferdinand Tönnies, auteur de *Communauté et Société* (1887), ami de Friedrich Engels, cosignataire du *Manifeste du Parti communiste*, paru il y a 150 ans. «Tönnies m'a beaucoup parlé de ses rencontres avec Engels. Alors, pour jouer un jeu que j'ai inventé afin de réveiller l'attention des étudiants somnolents après un cours un peu difficile, entre Engels et moi, il n'y a qu'une poignée de main; entre Marx et moi, il y en a deux. Si bien qu'entre Marx et vous, il y en a trois.»

De Kiel, il passe à Hambourg. Il habite chez Ernst Cassirer, dont le fils Heinz est un autre collègue de l'école secondaire, et il travaille à la célèbre bibliothèque de l'Institut Warburg. L'étudiant se permet de critiquer un ouvrage d'Ernst Panofsky et Franz Saxl sur la gravure *Mélancolie* de Dürer, paru en 1923. Les deux savants invitent alors le jeune universitaire à se joindre à eux pour une nouvelle édition. Le travail sur *Saturne et la Mélancolie* sera interrompu par Mars et les nazis et ne paraîtra en version définitive, chez Gallimard, que soixante ans après le projet initial à six mains.

Cette volonté de suivre à la trace des notions et des concepts sur des milliers d'années, dans plusieurs aires culturelles, va l'occuper toute sa vie et remplit de nombreuses pages de *Philosophe et la Mémoire du siècle*. Klibansky a participé au renouvellement de la compréhension des rapports de la culture occidentale à ses sources grecques, filtrées par les penseurs juifs, arabes et chrétiens du Moyen Âge et de la Renaissance. Dès 1927, il propose à l'Académie de Heidelberg de réaliser des éditions critiques des œuvres latines de Nicolas de Cues puis de Maître Eckhart, dont les nazis veulent faire un ancêtre idéologue.

A compter de 1933, le Privatdozent est d'autant plus menacé qu'il nargue le nouveau pouvoir exigeant des détails sur ses «origines raciales», sur la confession de ses parents et grands-

parents. «Moi, je n'ai pas répondu au questionnaire, mais j'ai écrit une lettre qui a été retrouvée récemment. Je déclarais que ce questionnaire était incompatible avec les exigences de la pensée scientifique [...] et que, d'ailleurs, il était impossible de prétendre établir une origine raciale à partir de la religion de deux générations seulement. J'ajoutais que, pour autant que je puisse le savoir, tous mes ancêtres, tant dans la lignée paternelle que maternelle, avaient pratiqué la religion juive.»

Raymond Klibansky va quitter l'Allemagne quelques jours plus tard, après avoir convaincu les Warburg de prendre eux aussi le chemin de l'exil avec leurs précieux livres — leur institut est toujours à Londres. Klibansky a en poche de quoi payer le taxi et il lit mais ne parle pas l'anglais. Il corrige la lacune en quelques mois puis participe à la lutte contre la barbarie nazie. Pendant la guerre, il possède le zèle jusqu'à publier le journal de Mussolini des années 1942-43 et il réussit à convaincre les aviateurs alliés de ne pas bombarder Cues, la ville de son cher cardinal.

De Londres à Montréal

En 1946, le colonel redevient professeur, au Collège Wolfson d'Oxford, mais aussi à McGill et à l'Université de Montréal. «Je suis profondément européen de formation, de tradition. Je retourne en Allemagne, à Heidelberg surtout, où l'Université m'a fait sénateur d'honneur. Je suis de nouveau souvent à Oxford. Cependant, quand je retourne à Montréal, je rentre chez moi. Peut-être

une certaine synthèse entre l'ancien et le nouveau monde s'est-elle opérée en moi?»

Ici, le professeur a formé des générations d'étudiants, dont plusieurs sont devenus célèbres. Comme le Costaricien Oduber Quiros, «tout à fait remarquable», qui a participé à un coup d'État en 1949 et rédigé un projet de constitution centrée sur les droits de l'homme. Raymond Klibansky a aussi multiplié les initiatives pour la paix, la liberté et la tolérance, soit au sein de l'Institut international de philosophie, soit en publiant des classiques de ces idées généreuses, dont la fameuse *Lettre sur la tolérance*, de Locke, parue en plus de vingt langues.

L'idée de tolérance constitue finalement la clé de voûte de la vie et de l'œuvre de Raymond Klibansky, homme d'études autant qu'homme action, philosophe engagé contre les tortionnaires des mots, des choses et des êtres. «Ce n'est pas parce que, souvent, le résultat des efforts est minime, ou même non existant, qu'il ne faut pas les faire, conclut-il. L'effort personnel, l'effort éclairé par une conviction, fait une différence. L'histoire est pleine d'exemples montrant que l'action d'un individu, la personnalité d'un individu, a changé quelque chose.»

LE PHILOSOPHE ET LA MÉMOIRE DES SIÈCLES

Raymond Klibansky
Entretiens avec Georges Leroux
Les Belles Lettres
Paris, 1998, 307 pages

GIRARD

Le sommeil et la mort

SUITE DE LA PAGE D 1

Mais Charlotte ne s'intéresse pas uniquement à la flore (elle connaît le nom latin de la plupart des plantes qui poussent dans son entourage et trouve indécent que son père se laisse aller à manger des soucis!). La faune du quartier retient aussi son regard aigu: les adultes contre l'invasion desquels elle ne peut rien, son domaine n'ayant pas de frontières hermétiques, et qui viennent en ennemis se prélasser sur les bancs du parc, la grosse madame Peti qui vit dans un carton et dégage une odeur pestilentielle, les jeunes désœuvrés, etc. Charlotte jette sur tout ce petit monde un œil critique et plein d'humour.

Et l'humour, c'est bien utile pour affronter la vie et ses mystères, quand on est une petite fille pas comme les autres. Car si Charlotte constitue le point nodal de l'existence de ses parents, si elle possède un solide appétit de vie et de connaissance et ne manque ni d'amour ni d'attention, elle se heurte tout de même à certaines difficultés qui, pour une petite personne de quatre ans, prennent des dimensions énormes.

Prenez les bonbons, par exemple. C'est bien la peine d'être une princesse, de régner sur un vaste domaine, de connaître des mots comme «pitticisme» ou «borborygme» si l'on ne peut même pas se gaver de sucreries quand on en a envie. Mais sur ce point, le papa de Charlotte est catégorique: pas de sucre! Il faut dire, comme l'explique ingénument Charlotte, que la consommation abusive de chocolat peut la conduire directement à l'hôpital. Et même si on appelle ça une garderie pour faire plus gai, l'hôpital et ses piqûres, ce n'est pas drôle. Il faut savoir prendre la vie avec philosophie, quand on est une petite fille diabétique...

Et puis, il y a tout le reste: le sommeil, qu'elle déteste parce qu'elle a toujours peur de ne pas se réveiller, les inconnus auxquels il ne faut pas se fier, et même des sujets aussi graves que la mort (Charlotte nous annonce avec sérénité que nous allons tous mourir, si, si, c'est vrai), la sexualité (les enfants naissent des fruits de la passion), Dieu qui n'existe pas (papa y tient) et les engelures de ses parents.

Sur tous les sujets, graves ou légers, Charlotte donne un avis éclairé, ne se gêne pas pour poser des questions pièges et ne se laisse pas conter de balivernes (son père a essayé de lui faire croire que les enfants se font par les mots d'amour, quelle sottise!).

Avec une verve et une fraîcheur qui ne se démentent jamais et qui n'excluent pas un soupçon d'autocritique, cette petite fille tout à fait charmante nous raconte une portion de son existence en refusant de se cantonner dans le cocon de coton ouaté où son père voudrait la circonscrire. Et par le fait même, Mario G., qui ressemble étrangement au papa de la petite Charlotte, lequel, selon les dires de sa fillette, «n'a jamais eu le dernier mot avec les femmes de sa vie, sauf avec Marie Auger. Mais elle est morte, c'était trop beau» (que les lecteurs se tiennent pour dit), Mario G., donc, nous offre un roman qui ressemble à une bouffée d'oxygène.

En chapitres brefs, selon un rythme qui ne se dément jamais, le récit se déroule au gré de la fantaisie de la narratrice, qui est loin d'en manquer, et nous assène avec lucidité quelques vérités enfantines, épicées de bons jurons bien sentis (je vous avais dit que Charlotte n'a pas la langue dans sa poche). Allez-y voir, c'est un vrai plaisir que de passer deux heures en compagnie de cette petite fille étonnante, sans complexes, au langage baroque, qui nous rappelle avec humour que, dans le drôle de monde où nous vivons et avec des enfants pareils, «les adultes font vraiment ce qu'ils peuvent».

Invitation

QUÉBEC 18 septembre 2001



NOUVEAUTÉ

388 pages, 26,95 \$

Les Éditions Québec Amérique et le Programme d'études sur le Québec de l'Université McGill vous invitent au lancement de

Québec : 18 septembre 2001
de Claude Bariteau

publié dans la collection «Débats» dirigée par Alain-G. Gagnon

le mardi 26 mai 1998 à 16 h 00
au Musée Redpath de l'Université McGill
859, rue Sherbrooke Ouest

Le lancement sera suivi à 17 h 30 de la Grande Conférence Desjardins prononcée par M. Alain Finkielkraut et intitulée

Pluralisme et conservatisme dans les sociétés contemporaines

RSVP jusqu'au 25 mai
Téléphone : (514) 398-3960

Programme d'études sur le Québec de l'Université McGill

QUÉBEC AMÉRIQUE

www.quebec-amerique.com



VIENT DE PARAÎTRE

Cahiers de théâtre
JEU

En vente en librairie et aux Cahiers de théâtre Jeu (514) 288-2808

Abonnements :
PERIODICA
1-800-361-1431



192 p., 140 PHOTOS, 14 \$ PLUS TAXES

De Denise Gagnon à Robert Lepage, en passant par Paul Hébert, Philippe Soldevila, le collectif Recto-Verso, le Théâtre Niveau Parking ou Arbo Cyber, *Jeu 86* vous offre un tour d'horizon complet du THÉÂTRE À QUÉBEC.

Le lancement de *Jeu 86* aura lieu dans le cadre du 4^e Carrefour international de théâtre à Québec.

LE SEUL TRIMESTRIEL DE LANGUE FRANÇAISE AU QUÉBEC CONSACRÉ AUX ARTS DE LA SCÈNE

La secte, le gourou, l'adepte

JEAN-YVES ROY

Le Syndrome du berger

Essai sur les dogmatismes contemporains

«l'essai de l'année»
M.-R. Sauvé, Forum

BORÉAL

Jean-Yves Roy Le Syndrome du berger

Essai sur les dogmatismes contemporains

« Il s'agit d'un ouvrage absolument remarquable et d'une intelligence considérable [...] c'est informatif, formatif, tripatif! »

JACQUES LANGUIRAND
Par quatre chemins, SRC

288 pages • 24,95 \$

Boréal
Qui m'aime me lise.

L'avenir et la biotechnologie

Jeremy Rifkin

LE SIÈCLE BIOTECH

Le commerce des gènes dans le meilleur des mondes

par l'auteur de
La Fin du travail

BORÉAL

Jeremy Rifkin

Le Siècle biotech

Le commerce des gènes dans le meilleur des mondes

Manipulations génétiques, animaux clonés, commerce des gènes... Que nous réservent les années qui viennent dans le domaine de la biotechnologie? Voici la première synthèse critique de la révolution qui menace de bouleverser radicalement notre mode de vie et nos écosystèmes.

348 pages • 29,95 \$

Boréal
Qui m'aime me lise.

LIVRES

LETTRES QUÉBÉCOISES

Et pourtant, elle existe...

N'IMPORTE QUI
ET MOI AUSSIZoomba
Lanctôt éditeur
Montréal, 1998, 226 pages

Quand on n'est pas sûr d'être quelqu'un, on peut bien se permettre de décider qui fait partie du «vrai monde». Pour Brigitte Amyot, la narratrice de *N'importe qui et moi aussi*, ce sont les amis de fraîche ou longue date avec qui elle partage son existence; des jeunes gens qui, comme elle, ne savent trop sur quel pied vivre: certains ont un emploi, à défaut d'un métier. Jean-François répare des bicyclettes, Sam est messager à vélo, Serge est photographe pigiste; Brigitte, elle, qui a abandonné ses études en journalisme parce que le spectacle de la violence la révoltait, est vendeuse dans une boutique de cosmétiques à la mode. D'autres, comme Théo — c'est le sage, le «dieu» du groupe, choisi démocratiquement par les autres —, sont au chômage.

Mais les normes de la société leur pèsent, il y a la violence et la laideur; ils soupçonnent que la vie devrait être ailleurs, d'où leur attirance pour la marginalité qui les a fait fraterniser. Ils sont sept à se réunir chez l'un ou l'autre; ils ont même un repaire, sur le toit d'un immeuble du centre-ville. Ensemble, ils lisent, discutent, font des blagues. Et ils parviennent à rêver, grâce à diverses drogues. Bref, comme le dit Brigitte, ils sont «fonctionnels à temps partiel», mais «la seule façon de ne pas tomber en pleine face, c'est de se tenir au bord du déséquilibre, en gang».

Des restants

Ces jeunes angoissés, qui gèrent leur exclusion, sont-ils des «restants», comme l'avait lancé à Brigitte un employé de la Ville, chargé de cueillir les débris sur les trottoirs? Théo, en tout cas, ne s'offusque pas de cette étiquette: «On n'est pas les générations qui nous ont précédés. On se retrouve avec juste ce qu'on avait assez de place pour garder, côté gènes. On naît restants génétiques, au plus fort gène la poche.» Brigitte et ses amis sont de la génération X; ils sont amers parfois, mais ne perdent pas leur temps en récriminations contre la génération précédente. Aucun d'eux ne serinera le fameux ôtez-vous-de-là-qu'on-s'y-mette. Dans cette bande des sept, quand on est d'humeur grincheuse, c'est pour soi, entre soi.

Mais le plus souvent, on fait la fête, parfois jusqu'à la défonce — il y a des lendemains de veille éprouvants —, on plane pour oublier le rase-mottes du quotidien, on se rapproche pour se tenir au chaud et fai-

re taire ses angoisses. Brigitte couche avec Sam, par souci d'hygiène mentale et parce qu'elle est hantée par la mort. Mais qu'il se rassure: elle n'est pas amoureuse de lui.

Brigitte raconte cette existence collective sur un ton enjoué, volontiers ironique ou blagueur, où la mort rôde, incongrue ou tragique. Il y a d'abord ce robineux, découvert sur leur toit-repaire, et qu'ils ont surnommé «Big Mac» parce que les mouettes volaient autour de son cadavre. Depuis, dans l'idiome du groupe, mourir, c'est «aller au McDo». Et il y a de l'emploi, du côté de la mort: Sam projette de faire des études en thanatologie, mais ce sera pour plus tard: il ne «pense pas pouvoir entrer cette année. Y a trop de demandes. Y paraît que c'est supercontingenté».



Robert Chartrand

Cette fille n'est pas n'importe qui. Elle est quelqu'un.

Quant à Théo, le dieu maison, qui n'a plus desserré les lèvres depuis ses propos sur les «restants», il va mourir sur un lit d'hôpital, assommé par une ultime drogue, de la morphine pour soulager sa douleur. Tristesse et dérision: on n'admettait dans le groupe personne qui se droguait par intraveineuse...

La mort, dans *N'importe qui et moi aussi*, on l'aspire également, on la boit à doses variables en s'envolant vers des paradis artificiels: ce sont les drogues que l'un d'eux, le photographe Serge Plourde, fournit au groupe. Ici, pas de message moralisateur; plutôt le constat des méfaits de la drogue et de l'intérêt que certains y trouvent. Serge Plourde est un ami, mais à la différence des autres membres du

petit clan, c'est un battant, un individu plutôt louche qui semble s'adonner à de nombreux trafics. Il aurait même quelque chose du charognard: il aime bien prendre les cadavres en photo.

Cœur d'artichaut

Brigitte, elle, a un cœur d'artichaut. Sous ses dehors cyniques, merveilleusement rendus dans son récit, se dissimule une tendresse qu'elle s'efforce de détester. Or il a suffi qu'elle s'arrête un jour, dans la rue, pour ôter un caillou de son soulier, et la voilà illico amoureuse d'un brave garçon «aux cheveux-plume couleur poussière» un «gars monochrome», si ce n'est de sa chemise bleue. C'est un «n'importe qui», lui aussi, un «bachelier en équivalences» comme elle le dit joliment. Il s'appelle Louis. Il est doux et droit. Et il entend retenir Brigitte à la vie en l'éloignant de ses défonces. L'amour aussi est une drogue, dont Brigitte est vite devenue accro. Louis et elle vont faire un couple rugueux mais solide. Entre eux, ce sera à la vie, à la mort.

N'importe qui et moi aussi pourrait n'être qu'un autre récit d'une dérive qui se termine bien, ou du triomphe de la vie sur les forces de la mort. Mais cette histoire qui se déroule selon une chronologie sagement linéaire, découpée en courts chapitres, est unique et savoureuse grâce à la manière, au ton, au style. Danielle Létourneau (dont Zoomba est le pseudonyme) réussit à rendre la langue parlée, avec son rythme et sa syntaxe, parfaitement lisible, à en faire une écriture au lieu de la reproduire servilement. Brigitte, la narratrice, décrit, raconte, se confie, et, tout au long, on croit entendre cette voix polyphonique tour à tour ironique, agacée ou émue. Son écriture nous parle en nous lançant des pans de réalité,

un lieu, l'allure d'un passant, une humeur; elle racle les recoins de la quotidienneté urbaine, et elle se moque parfois, y compris d'elle-même. Elle a le sens du trait, rapide, acéré.

Ainsi, le loft du photographe Plourde «est une ode au cool dix ans en retard tel que conçu par les producteurs télé et les bien-pensants de l'image à feeder au public cible»; et lui, qui est tout beau pour le lancement de son album de photos, «en mini-veston imprimé cartoons et pantalons de skate, les lunettes fumées collées entre sourcils et calvitie artificielle». Cette femme snob qu'elle aperçoit dans une soirée, c'est «une probable productrice vêtue de faux vintage cher». Le portrait est parfois franchement cruel, comme celui de ce couple de bourgeois: «Une soirée dans le bain tourbillon de leur bungalow détaché avec elle rachète douze soirées à la laisser seule comme un chien à regarder Cybil puis à frercher Bernard Derome ou Lloyd Robertson avant de se la crisser sur l'oreiller.»

Parodie

Mais la narratrice de *N'importe qui et moi aussi* ne cogne pas toujours aussi dur. Elle a aussi le sens de la parodie. Dans un épisode hilarant, un voyeur psychopathe — qui avait d'ailleurs attaqué Louis et Brigitte — se confesse à l'animateur de radio Roger Drolet, psychologue et moraliste autoproclamé. Ceux qui connaissent ce dernier vont se régaler.

Brigitte Amyot a souvent un langage cru, par refus de se cacher les choses. Elle qui se battra quand elle se sent devenir sentimentale, qui avoue qu'elle aime le kitsch, elle a aussi des lettres; elle a beaucoup lu et de tout, en vrac, et son amour de la lecture est musclé: «Ca bourre, ça gèle, ça fait du bien. A dé-



faut de connaître sa propre fin, on lit celle des autres. Ça fesse dans une angoisse, les morts en papier n'hésitant pas une seconde à courir à leur perte.» Elle aime particulièrement les tragédies grecques, «pleines de belles morts objectives». Mais elle ne fait pas étalage de sa culture. Peu de références ou de citations sous sa plume, si ce n'est ce coup de chapeau apparent aux personnages de Réjean Ducharme lorsqu'elle se souvient, dit-elle, «que nous avons passé un hiver à nous lire des extraits de journaux, de livres de pop-psychologie et de philo pour tâcher de comprendre quelque chose à tout».

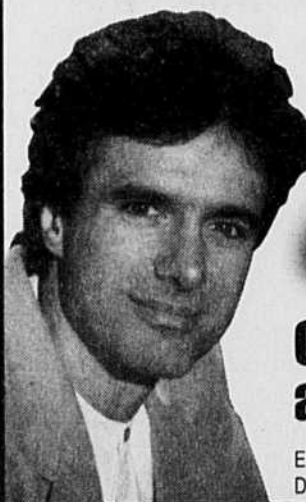
Gouailleuse, rosse à l'occasion, la narratrice du roman de Danielle Létourneau se permet aussi de blaguer — l'auteure a déjà collaboré au magazine *Croc* — sans en abuser. Pour paraphraser l'expression bien connue,

l'humour, chez elle, serait la politesse de l'angoisse. Mais le plus remarquable, c'est cette voix rauque qu'elle nous fait entendre, celle de ces jeunes «n'importe qui», figurants anonymes d'une société qui leur offre bien peu.

Dans un avant-propos qui fait aussi office de dédicace et d'avertissement, la narratrice cite une phrase, authentique, dit-elle, de Théo, où il définit les modalités de la consubstantiation, c'est-à-dire de la présence réelle: «Tourne-toi vers ton voisin, serre-lui la main, récite-lui ton numéro d'assurance sociale et souhaite-lui bonne semaine.» Pour se sentir exister réellement, il faudrait donc de bonnes manières et des coordonnées officielles. Brigitte Amyot, dans son récit, n'a pas du tout suivi ces conseils; il n'empêche qu'après l'avoir lue, on se dit que cette fille, décidément, n'est pas n'importe qui. Elle est quelqu'un.

Les leçons
de l'amour

- Père manquant: Fils et filles du silence
- Les hommes et leur mère
- Le drame des bons gars et des bonnes filles
- L'amour en guerre: Le couple est-il possible?

Guy
CorneauConférences sur
audiocassettesEn vente dans toutes les bonnes librairies.
Durée approximative: 90 minutes chaque cassette.14,95 \$
ch.

Les Éditions LOGIQUES

Distribution exclusive: LOGIDISQUE
1225, de Conde, Montréal (Québec) H3K 2E4
Tél.: 933-2225 • Fax: 933-2182 • logique@cam.org • www.logique.comCommandez
vos livres
chez
Renaud-BrayNous expédions partout au Québec
poste ou messagerie

Montréal : 342-2815

Extérieur : 1-888-746-2283
E-mail : sad@renaud-bray.com

Dialogue sur le Québec à l'an 2000

Jacques Godbout

Le Buffet

Richard Martineau

-Un livre remarquablement
bien écrit, rempli de formules
choc et qui fourmille d'idées...MARIE-CHRISTINE BLAIS,
Montreal Express, SRC
120 pages • 15,95 \$

Boréal

PAULINE GILL



Pauline Gill

Une fresque historique
et familiale captivante.
Un hommage à toutes
les femmes qui font
avancer le monde.

roman
616 pages, 29,95 \$LE GROUPE
VLT-MARIE
LITTÉRAIRE

vlt éditeur

La passion de la littérature

LIVRES

LE FEUILLETON

Toutes les voix du vent

Je suis au beau milieu du champ, en plein vent, encerclé par une grosse rumeur de feuillages et quelques trilles de bruants. Vent du sud, vent blanc, vent d'orage encore lointain, vent qui sent l'herbe, le sable et l'eau. Je me laisse écheveler, ébouriffer, caresser et, de temps à autre, fouetter: j'ai, avec le vent, un rapport magique et passionnel, quelque chose qui a à voir avec l'empoiement, l'envol, une espèce de violence bienfaisante qui m'arrache à ma pesanteur d'être pensant et volontaire.

Souvent, je suis une tempête qui se lève, je suis la buse qui plane, dans les bardassements de l'air, je me tords comme la branche houpillée par un souffle épouvantable et très chaud. J'ai tant de fois renoncé à la maîtrise de ma vie, secoué par un vent plus

fort que moi et qui s'emportait pour ainsi dire à ma place: le vent se fâche pour moi, nettoie le ciel pour moi, rejoint les oiseaux pour moi, prononce en mon nom des soupirs très sonores et très soulageants. Le vent est mon allié et en même temps cet ange avec lequel il fait bon se battre dans l'herbe, où nos deux ombres se chaument, plus follement encore que nous. Le vent me dépend de force de ce piège invisible et terrible qui se referme sur moi, à mon insu, ce nœud coulant que nous glissons autour du cou l'immobilité, l'entêtement, l'orgueil de tout tenter tout seul.

Au bout d'un bon moment, j'entends vraiment le vent, l'écoute sans lui prêter mes voix, l'éprouve simplement, comme le tyran tréfi qui joue des ailes pour traverser sans encombre ce coin du ciel, entre le

treuble mutilé et la tête remuante du sapin. Soudain, il y a trop d'air, et je comprends alors que j'en ai manqué, que mon atmosphère de tous les jours est étouffante, avec son oxygène saturé de poussière et de vieilles idées en suspension. Je respire à m'étrangler et découvre que je suis constitué d'une forge capable d'engouffrer cette surabondance qui soule, qui allège, qui me gonfle, me fait léviter, m'envoie flotter au-dessus des herbes folles.

Le vent me surprend — craintif, mais prêt à tout pour m'élaner avec lui, contre lui — au beau milieu du champ, où papillonnent les étamines de pissenlit, semées à tout vent. Si je ferme une seconde les yeux, je suis atrapé par la vague qui déferle, roulé dans son tourbillon: j'échouerais sur une plage, débris parmi les débris, vieux bois lisse et noir dans un immense filet d'algues. Le vent est eau, mer, marée qui bat: on colle l'oreille à une souche et c'est comme si on entendait souffler l'océan dans un coquillage. Je m'abandonne une longue minute à ce brassage de foin, de vagues, de sel et de cris. À ce remuement d'univers où je suis brindille parmi les tiges, pluvier dans la tourmente, chenille accrochée de toutes ses pattes à sa lame d'herbe, grain de pollen dans le cyclone, fumée de brouillard déchirée, cenelle sonnante au bout de sa branche. Comme il m'est facile, parfois, de cesser d'être moi, c'est-à-dire de n'être que moi, de ne penser qu'à moi et de n'imaginer que mes propres péripéties à moi...

ré de passer le meilleur des après-midis. Quant un orage approchait, gagnait North Congress Street, à Jackson, Mississippi, le père d'Eudora, épouvanté par ses grondements terribles, se hâtait de fermer toutes les fenêtres de la maison, pendant que sa mère, elle, montait sur la montagne, écartait grand les bras et courait vers l'orage. Eudora ressemblera à cette mère affronteuse de grands vents: elle écrira d'abord des histoires de tornades et de cris déchirants lancés dans le vent (*Le Chapeau violet*, entre autres). Apprendre, nous dit Eudora, «n'est pas un processus constant, c'est une pulsation». On use de ses sens pour découvrir le monde. «Le mot "lune" me vint à la bouche comme s'il y avait été introduit par une cuillère d'argent. Le mot avait la rondeur de ce grain de raisin qu'un jour, dans l'Ohio, mon grand-père cueillit sur la vigne et me donna à avaler tout entier, après l'avoir sucé pour sortir la chair de la peau...» Certaines artistes, écrit Eudora, n'oublient pas ces premières alchimies, saveureuses et fondatrices. À partir du moment où le mot «lune» est avalé, digéré, plus jamais on n'hésite à «le mettre à sa place, dans notre ciel».



Robert Lalonde

L'écrivain ne peut laisser passer la rumeur, le murmure, les chuchotements

J'écoute le vent et je lis: «Au cœur de l'écoute, il faut le mouvement...» (A qui le dit-elle!). «Je suis sûre que les lecteurs lisent en écoutant, que les écrivains écrivains écoutent. Pour moi, il faut le bruit. Le bruit que fait ce qui tombe sur la page inaugure le processus par lequel j'en mesure la vérité... Les enfants qui écoutent savent que des histoires sont bel et bien présentes... Il me fallut longtemps pour comprendre que tous ces mensonges quotidiens — ceux racontés aux enfants par les parents, aux parents par les enfants — constituaient la base des scènes dont j'aimais tant entendre parler, que j'espérais entendre... Il me fallait grandir et apprendre à écouter pour entendre le non-dit aussi bien que le dit. Pour connaître une vérité, il me fallait aussi reconnaître le mensonge...» L'écrivain écoute, en percuté, il a l'oreille à tout vent, ne peut laisser passer la rumeur, le murmure,

les chuchotements, les phrases folles que l'autre prononce en rêvant.

Le secret

Eudora écrit: «Il arrive souvent qu'un secret soit révélé à la place d'un autre, qui est plus difficile à dire, et que le secret de substitution, une fois totalement découvert, se révèle être le plus terrifiant...» Je ne conçois pas meilleure définition de la littérature et suis d'accord avec Eudora quand elle ajoute, à propos du style: «Le goût n'a relativement pas d'importance: ça vient avec le temps.» Ce qui compte, c'est: «Écouter, apprendre à voir, puis trouver une voix.» Le reste est donné par surcroît. «Les écrivains sont comme les voyageurs, hypnotisés par ce qu'ils apprennent de leur destination», écrit-elle. Et aussitôt elle ajoute: «Les émotions ne vieillissent pas...» (Il faut lire, en anglais si on peut, *L'Homme pétrifié* et *Le Chapeau violet*, ces nouvelles qui ont pour narrateur un être à l'oreille bien tendue, à la voix rauque, authentique, et au nez fin.)

Le paradis n'est pas perdu, il ferme ses portes à celui qui perd l'usage de ses sens, un point c'est tout. Le bon écrivain est toujours celui à qui l'on ne cessait de répéter, quand il était enfant: «Tu es trop impressionnable, mon petit!» Impressionnable, oui. L'écrivain est «impressionné», et ses impressions résistent au temps, ce temps véritable qui est, écrit Eudora, «la chronologie qui suit les nouvelles et les romans: le fil ininterrompu de la révélation...»

Je pose le livre sur l'herbe et m'allonge, à la façon maya, la tête à l'ombre, le corps au soleil (je me souviens d'Antonio, au Chiapas, qui m'avait enseigné cette vraie manière de siester, «la plus reposante et la moins dangereuse qui soit!»). Les yeux fermés, j'écoute. J'écoute le vent, le bruant, les halètements du chien, qui m'a rejoint et sieste à mes côtés.

Et j'entends des voix, prises dans le vent, voix d'autrefois: commandements lancés par papa, mangés par le vent, m'enjoignant de faire cap vers les juncs, «parce que l'orage approche», gémissements de maman qui ouvrait les tiroirs de toutes les commodités de la maison pour déboucher les chandeliers et les lampions, «parce que l'orage approche», paroles téméraires des amis dévalant avec moi la côte de sable, à bicyclette, et à toute allure, voix délectablement épouvantées,

«parce que l'orage approche...»

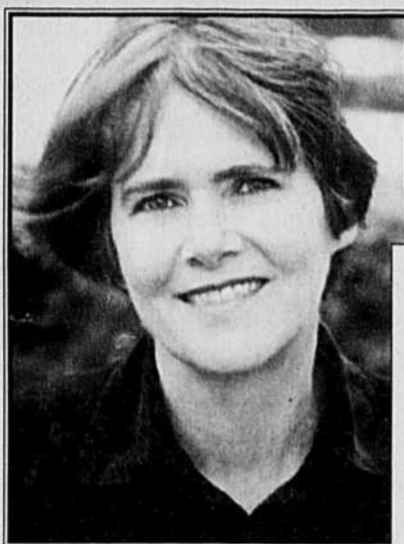
Et je reprends le livre d'Eudora, pour lire: «Dans mon propre désir de continuer, je reconnais le besoin que j'ai de connaître — d'abord la peur, puis la folle envie d'adhérer au monde... C'est dans ce que je vois, dans ce que j'entends, ce que j'apprends, ce que je ressens et ce que je me rappelle de mon monde vivant que mon imagination puise sa force et trouve son orientation...» My sentiment exactly! J'écoute et je lis, renifle et déchiffre, aperçois et imagine: j'écris, sans papier ni crayon. Écrire, c'est, comme le dit si bien Eudora, savoir que «chaque sentiment attend son geste et se tenir prêt à reconnaître le bon moment quand on le surprendra». Les yeux de la fiction voient au-travers et autour «de ce qui est vraiment là». A mesure qu'on écrit, «les rapports se font jour, comme des repères lointains dont on s'approche... Plus grande que la scène est la situation. Plus grande que la situation est l'implication. Plus grande que tout cela est un seul être humain dans son intégrité, lequel ne sera jamais limité à un cadre... La pratique de l'art romanesque m'a inculqué un profond respect pour la part inconnue d'une vie humaine. Elle m'a appris à chercher, un mois épais de l'écheveau, la ligne claire qui traverse une vie... Chaque écrivain doit découvrir pour lui-même, j'imagine, sur quelle base étrange il cohabite avec son œuvre...»

Soudain, le chien se dresse, hume à gauche, hume à droite. C'est alors que j'entends le hennissement bouleversant (si gai, si triste!) de la jument de notre voisin. Elle broute dans le champ d'à côté, et le chien l'a sentie, lui, avant de l'entendre, le chanceux. Il se roule de nouveau en boule contre moi, tandis que je reprends le livre — un maringouin est écrasé sur la page, petite étoile rouge et grise — et lis: «Il faut se méfier du temps des horloges, qui nous écarte les uns des autres, qui nous place à distance... La mémoire est une chose vivante. Tout ce dont on se souvient converge et vit — les vieux et les jeunes, le passé et le présent, les vivants et les morts...» Alors je me dis qu'avec ma mémoire très encombrée, je n'en ai pas fini de faire des phrases. Et j'écoute encore...

LES DÉBUTS D'UN ÉCRIVAIN

Eudora Welty
Flammarion, 1989

SHARON BATT



Sharon Batt travaille actuellement à *Action cancer du sein de Montréal*, un organisme qu'elle a contribué à mettre sur pied.



Une enquête fouillée sur les divers traitements qu'on nous propose dont le fameux tamoxifène. Un regard politique sur nos institutions médicales. Un livre bouleversant écrit par une journaliste elle-même atteinte du cancer du sein.

573 p. - 29,95 \$

les éditions du remue-ménage

4428 boul. Saint-Laurent, bur. 404 Montréal (Québec) H2W 1Z5
Tél. (514) 982-0730 Téléc. 982-9831

Invitation



NOUVEAUTÉ

360 pages, 24,95 \$

Les Éditions Québec Amérique et la librairie Renaud-Bray Parc ont le plaisir de vous convier au lancement du roman policier

Une douzaine de beignes pour le sergent

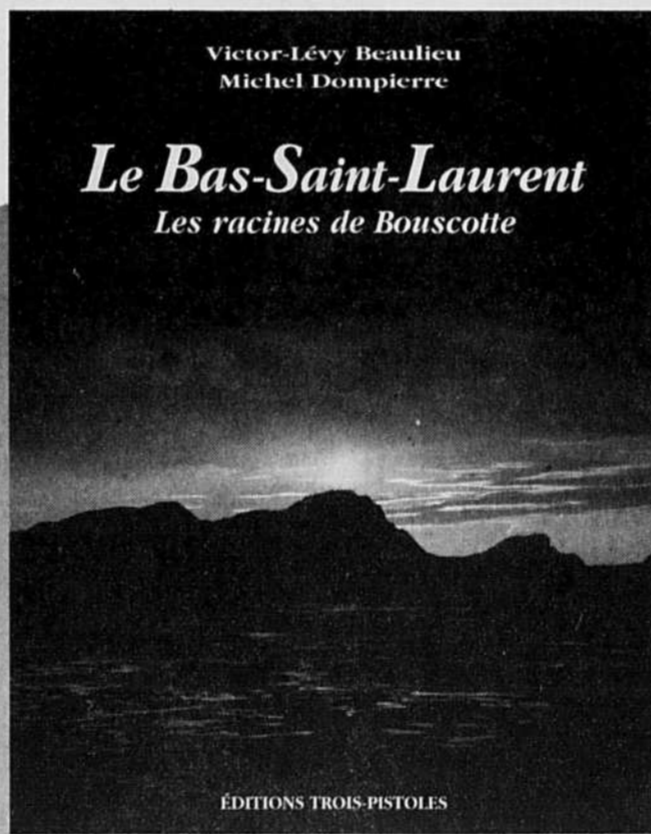
d'André Truand

le 28 mai, à 17 h 30
à la librairie Renaud-Bray Parc
5117, avenue du Parc, 2^e étage

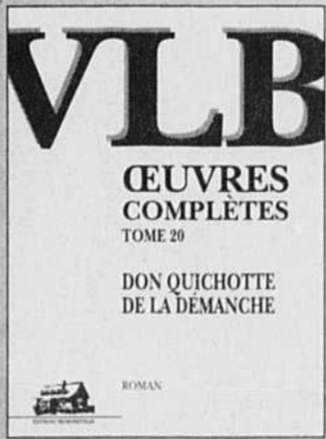
Un polar des plus humoristiques qui présente un tandem d'enquêteurs chevronnés, sosies de Laurel et Hardy, et un trio d'adolescents ingénieux et fantasques.

RENAUD-BRAY

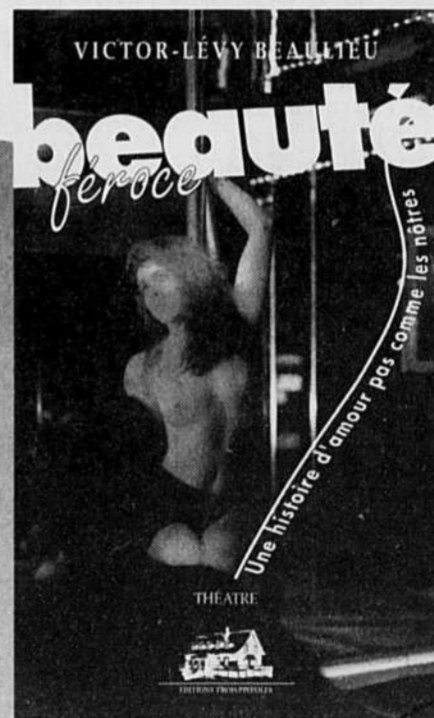
QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com



79,95 \$



36,95 \$



19,95 \$



21,95 \$

AUX ÉDITIONS TROIS-PISTOLES

31, Route Nationale Est, Trois-Pistoles (Québec) G0L 4K0
Tél. et téléc.: (418) 851-8888



26,95 \$



13,95 \$



13,95 \$



13,95 \$



17,95 \$

LIVRES

LE FEUILLETON

LA VIE LITTÉRAIRE

Xénophobie à l'italienne

LA TERRE EST À TOUS

Ferdinando Camon
Traduction de l'italien par Jean-Paul Manganaro, NRF Gallimard
Paris, 1998, 122 pages

L'époque est décidément au retour de l'irrationnel et à la confusion. Et le racisme et la xénophobie sont loin d'avoir dit leur dernier mot. Prenez l'Italie où débarquent depuis quelques années de plus en plus de Serbes, de Croates, d'Arabes, de Chinois, d'Africains, et souvenez-vous qu'il n'y a pas si longtemps encore c'est l'Italie de Mussolini qui débarquait en Somalie «Soldats, votre patrie est petite, et vous êtes ici pour la faire plus grande», et vous comprendrez que l'Europe est en train de changer de statut, passant de colonisateur à colonisé. Devant le nombre, devant l'inconnu, les anciennes peurs remontent, les hantises reprennent leur cours, et la réaction du poil de la bête. Qui doit-on condamner, les pauvres qui fuient des régimes autoritaires ou des conditions de vie plus que précaires, ou le manque de «raison» des pays dit riches?

En attendant, Giovanni Della Valle, le héros de *La Terre est à tous*, court les faits divers pour une feuille de chou locale, *La Raison*. Ni bon ni mauvais, c'est ce qu'on appellerait au Québec un homme «barouetté» par les événements et... son chef de pupitre. «Moi, je voyage à droite et à gauche, pour faire mes comptes rendus. À 18 heures, les rédacteurs des faits divers commencent à devenir nerveux, à 19 heures ils sont paniqués, s'ils avaient des sonnettes reliées aux nerfs, elles sonneraient sans arrêt.»

D'ailleurs, ils ne s'agit pas tant de dire la vérité sur les faits que d'en tirer une histoire juteuse: une mère devenue folle égorge quatre enfants, et les ordinateurs tremblent de joie. Si vous êtes parti pour couvrir une affaire macabre pour laquelle on vous a demandé sept mille deux cents signes et qu'en cours de journée une autre nouvelle survient, plus fascinante encore, on vous demande de réduire la vôtre pour laisser de la place à l'autre. Si, par le plus grand des hasards, une autre nouvelle tombe qui les dépasse toutes deux, alors elles sont supprimées. Vous avez travaillé pour rien. «C'est pour ça aussi que, quelle que soit l'affaire sur laquelle j'écris, je pense toujours à une autre. Si vous suivez les faits divers, vous n'êtes jamais là où vous êtes. Où que vous soyez, vous êtes ailleurs.» Pas surprenant que Giovanni ne se souvienne pas où il a perdu ses clés. Alors, pour se mettre en forme et se débarrasser des toxines des articles passés, Giovanni se décide à faire un peu de sport, sûr, comme tous ses collègues, qu'il écrira mieux le lendemain. Et aussi parce qu'il répond ainsi à la compétition pour le meilleur article, une donnée implicite dans ce milieu hautement concurrentiel.

meilleur parcours possible, entre un fleuve, un terrain de foot et une maternelle, parmi de gros arbres que longent des sentiers, ce qu'il rencontre tient de l'hallucination. Une famille de Slaves, Croates ou Bosniaques (allez donc savoir!) est rassemblée autour d'un feu telle une tribu d'Indiens, à faire griller sur des bouts de bois ce qui est bien un chat; plus loin un singe lui vole sa casquette et s'enfuit dans un arbre alors qu'une petite fille s'offre à lui pour cent mille lires; un peu plus loin encore, le terrain des Marocains, puis celui des Noirs africains, sénégalais ou camerounais. Aux toilettes où il s'arrête, un sexe de femme s'offre à lui, juste au-dessus de sa tête, puis se laisse choir dans le minuscule habitacle, l'obligeant à se débattre comme un diable pour s'en débarrasser. «Il y a des siècles, ces migrations étaient des invasions: ils ont envahi mon parc et l'ont occupé. Revenons chez nous. À partir de demain, au lieu du footing, je ferai du vélo d'appartement.» Deux heures plus tard, il est convoqué à la gendarmerie pour une histoire de viol sur une petite fille, et même une proposition faite à un jeune homme...

Si on ne connaissait Ferdinando Camon pour ses dénonciations de l'occupation nazie, du terrorisme urbain, de la civilisation Benetton et, de manière générale, de la bêtise humaine, on pourrait croire qu'il joue ici avec les préjugés les plus archaïques et apporte de l'eau au moulin aux lepénistes du monde entier.

D'autant plus que là ne s'arrête pas son énumération. Il y a encore ces Chinois qui vous volent vos filles et vous convient à un rituel de fiançailles où l'on donne à manger aux morts (les ancêtres) en faisant brûler de faux dollars ou de faux marks (sauf les vôtres qui partent en fumée!); ces jeunes — vos enfants — qui sont fascinés par une telle civilisation, nécessairement supérieure à la vôtre, et qui ne se souviennent même plus de leurs grands-parents; ce Père Dal Cin, Vénitien d'origine, qui a fondé le centre de rassemblement des extracommunistes et mis sur pied le service de l'Aide pour la Bonne Mort en faisant venir de partout dans le monde (Philippines, Corée, Inde, Afrique, etc.) des femmes qui s'occupent de faciliter les derniers jours des vieillards italiens; puis ces clandestins camerounais qui sont en train de détrôner le pape en faisant entrer dans l'esprit des vieux qu'ils soignent l'image du Bouddha et qui, en plus, font entrer clandestinement au pays d'autres membres de leur famille, les cachant sous le lit ou dans les armoires... Bien triste Italie où plus personne n'est à sa place. Alors, la terre est à tous, comme l'annoncent le titre et surtout le père Del Cin qui survole en deltaplane les forêts africaines?

Une caricature

Avec un auteur il faut être prudent à la lecture, et bien saisir les signes qu'ils nous envoient. Ce livre, c'est-à-

dire ces exemples sont trop caricaturaux pour ne pas être portés par une profonde ironie et une innocence feinte. Bien sûr, tous ces maux dont Giovanni est le triste témoin ou la victime, tant dans sa vie familiale que professionnelle, existent bien à un degré ou un autre dans l'Italie moderne. Mais à partir de là, à partir de cette constatation exacerbée, que reste-t-il à faire pour que nous entendions raison, pour que nous donnions prédominance à la raison?

Ce n'est pas à l'auteur à nous proposer des solutions ni à nous décrire le meilleur des mondes possibles (on se souviendra de la magnifique leçon donnée par Voltaire dans son *Candide*). L'écrivain est là précisément pour dire ce qui se cache sous les apparences, mais sans le dire expressément, sinon il passerait à l'essai. Il donne corps à nos peurs pour que nous puissions les reconnaître et donc agir sur elles. Et il semble qu'en Italie, en ce moment (mais aussi en France et en Allemagne), la xénophobie ait de beaux jours devant elle. Ce n'est pas le meilleur roman de Camon, loin de là, et je trouve sa construction tout comme sa fin un peu boiteuse (cette manie qu'on aujourd'hui les écrivains de toujours vouloir faire compliqué en jouant sur la chronologie alors qu'il aurait été beaucoup plus efficace, ici, de la suivre, tout simplement). Heureusement, il y a toujours l'humour-Camon, un mélange de tendresse et d'ironie mordante, avec un zeste d'innocence. Et ça, ça fait toujours plaisir.

denisjp@mink.net

Les enfants de Julie et Louis-Joseph

Comment disait-on déjà? De tout, ou plutôt de ces petits riens qui vous noircissent un espace littéraire en un rien de temps. Plus d'un siècle après sa mort, le couple Louis-Joseph et Julie Papineau fait gonfler l'industrie du livre. Olivier annonce son dernier débat et convie les amoureux de la formule à être généreux. Et quelques prix de poésie à venir...

MARIE-ANDRÉE CHOUNARD
LE DEVOIR

Qu'en penseraient Louis-Joseph et Julie Papineau? Après la folie Céline Dion — et cette fois dans un registre plutôt historique — si l'envolée Papineau ne vous a pas gagnés, elle vous guette! Après Julie version romancée, tomes un et deux, nous avons eu droit à Julie version épistolaire, où la femme du célèbre patriote se racontait à travers ses lettres. Bientôt suivie de Louis-Joseph raconté à travers ses propres discours, lettres et allocutions. Que reste-t-il? La correspondance des fistons, aux parcours tout à fait uniques, le récit de la vie d'une des filles du couple Papineau, que certains ont décrite comme trépidante?

Pourrait-on dire que c'est la journaliste-écrivaine Micheline Lachance qui a lancé le bal? En 1995, le premier tome du *Roman de Julie Papineau* se vendait à 60 000 exemplaires. Le combat des Patriotes vu à travers les yeux de l'épouse du leader Louis-Joseph Papineau, la jeune Julie Bruneau, avait séduit les lecteurs. Fruit du hasard, stratégie d'éditeur bien calculée? Quelques mois plus tard apparaissait sur les tablettes la correspondance de Mlle Bruneau devenue Mme Papineau, sous l'étiquette Septentrion cette fois, éditeur reconnu pour ses ouvrages à caractère historique.

Et voilà qu'après le tome deux du *Roman de Julie Papineau*, qui relate l'exil de la famille aux États-Unis et jusqu'en Europe, c'est maintenant à Louis-Joseph de parler à travers ses lettres avec la sortie cette semaine de *Louis-Jo-*

seph Papineau, un demi-siècle de combats / Interventions publiques, un ouvrage publié chez Fides. Vous en voulez encore plus? Pour en savoir davantage sur Julie et tous les autres, la Maison nationale des Patriotes présente ce dimanche un repas-causerie en compagnie de l'auteur du *Roman de Julie Papineau*, Micheline Lachance, qui échangera avec les visiteurs sur les secrets — s'il en reste encore — de Julie et sa famille...

Olivieri reçoit

Ce soir, à la librairie Olivieri, tout dernier débat de la saison des Rencontres Olivieri, sous le thème *Qu'est-ce qu'une nation?*

Gérard Bouchard (le frère de l'autre...), historien et sociologue (*La Nation dans tous ses états*), Alain Finkielkraut, philosophe (*L'Humanité perdue*), Thierry Hentsch, politologue (*L'Orient imaginaire*), débattront en compagnie de l'animatrice, la politologue Anne Legaré (*La Souveraineté est-elle dépassée?*). Ce débat est organisé dans le cadre du colloque *Nationalité, souveraineté et solidarité* mis sur pied par le groupe de recherche sur le nationalisme. Ce soir, à 19 h, à la Maison de la culture Côte-des-Neiges. Entrée: 5\$. Réservation obligatoire.

En même temps qu'elle présentait ainsi la toute dernière rencontre Olivieri, l'équipe de la célèbre librairie tentait de sensibiliser ses membres à une situation financière difficile qui met en péril ses activités littéraires. «Nos subventions ayant été supprimées et notre situation financière ne se redressant pas, nous nous retrouvons malheureusement devant l'alternative suivante, écrit-on dans une lettre annonçant la création de l'association des amis d'Olivieri dont l'objectif est «le maintien de notre calendrier d'activités». Ou bien mettre fin à nos activités ou demander une contribution financière à ceux et celles qui, depuis de nombreuses années, nous soutiennent dans notre travail.» Par l'entremise de cette association des amis d'Olivieri, on demande donc une contribution de 25 \$ en échange de l'information sur l'ensemble des événements, l'entrée gratuite aux événements payants de même qu'une réduction sur les livres concernés par l'événement. Renseignements: Librairie Olivieri: (514) 739-3639.

DES DROITS À RECONNAÎTRE

Des analyses

Micheline Bonneau
(sociologue, Université du Québec à Rimouski)

Irène Demczuk et Lynda Peers
(sociologue et psychologue, toutes deux consultantes et formatrices au ministère de la Santé et des Services sociaux)

Monique Gauvin
(sociologue)

Ann Robinson
(professeure de droit, Université Laval)

Des témoignages

Irène Demczuk
Céline Lenoir
Christine Roy
Colette Trudel
Marie-André Vachon



Des textes sur la discrimination vécue par les lesbiennes dans différents domaines tels que le droit, le marché du travail, les services de santé et les services sociaux, les relations avec l'entourage et le milieu.

Chez votre libraire

les éditions du remue-ménage

4428 boul. Saint-Laurent, bur. 404 Montréal (Québec) H2W 1Z5
Tél. (514) 982-0730 Téléc. (514) 982-9831



Achetons

Vos livres, petite ou grande collection. Payons le bon prix.

Vendons

Bandes dessinées Livres d'art et 20 000 autres titres à prix très réduit.

LIVRES D'OCCASION

4075, rue St-Denis (angle Duluth) Montréal (514) 288-5567

Félicitations



à Marie-Éva de Villers

qui reçoit la médaille de l'Académie des lettres du Québec (1997) pour l'ensemble de son œuvre et son engagement envers la langue française. Directrice de la qualité de la communication à l'École des HEC, M^{me} de Villers est l'auteur du *Multidictionnaire de la langue française*, de *La Grammaire en tableaux* et du *Multi des jeunes*.



QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com



ZOOMBA

N'IMPORTE QUI ET MOI AUSSI

roman

Un roman moderne, acidulé qui trace le portrait d'une génération ni punk ni straight, assise entre deux chaises.

LANCTÔT ÉDITEUR

XYZ éditeur • Collection Les grandes figures

La première travailleuse sociale en Nouvelle-France : une sainte malgré elle!



LOUIS-MARTIN TARD
Marguerite d'Youville
Au service des exclus
Biographie romancée
216 p., 15,95 \$



LOUIS-MARTIN TARD
Marc Lescarbot
Le chantre de l'Acadie
Biographie romancée
192 p., 15,95 \$

Le premier poète de l'Acadie.



1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525.21.70 • Télécopieur: (514) 525.75.37
Courriel électronique: xyzed@mink.net

XYZ éditeur

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Des hommes et des bêtes

La littérature qui peuple le monde cherche-t-elle à le corriger?

LE CHAMANE

DU BOUT DU MONDE
Jean Courtin
Seuil, Paris, 1998, 391 pages

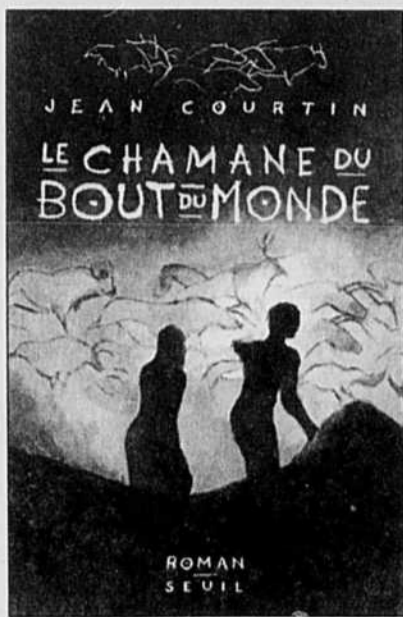
GUYLAINE MASSOUTRE

Qui ne se souvient pas du film à succès de Jean-Jacques Annaud, *La Guerre du feu*, en 1981? Une histoire d'amour préhistorique, toute ponctuée des grognements de nos ancêtres, nous avait permis d'imaginer les grands défis de la vie primitive autour du feu sacré. Les bêtes y jouaient un rôle de premier plan, le disputant à nos préhominiens aïeux.

Avec son *Chamane du bout du monde*, le très sérieux préhistorien Jean Courtin marche sur les mêmes traces que le cinéaste, dans la vie ardue et méditerranéenne d'il y a quelque 20 000 ans. À travers l'aventure de Roud, le chasseur, et de sa femme Léti, il concurrence les romans de Rosny et de Jean Auel qui ont hanté bien des imaginations adolescentes. L'ouvrage est très attrayant, l'histoire aussi, et le domaine encore assez vierge.

Si l'auteur est un amateur de Lovecraft, d'Asimov, de Moore, de James Herbert et de Stephan Wul, il affirme ne posséder aucune imagination pour écrire. Ce *Chamane* bénéficie donc, évidemment, des connaissances les plus solides du spécialiste, qui s'est fait un plaisir de raconter la vie quotidienne, telle que les outils retrouvés, les observations en laboratoire à partir des fouilles et les connaissances climatologiques et géologiques permettent de la reconstituer.

Ce plaisir de vivre au temps des premiers hommes a été décuplé par les découvertes de la grotte Chauvet en 1994 et, en 1991, de la grotte maritime Cosquer à laquelle Courtin a consacré un superbe livre avec son complice Jean Clottes, auquel il dédie son *Chamane*. Courtin y pousse l'optimisme jusqu'à planter ses spécimens de Cro-Magnon dans une nature abondante en gibier, à les doter d'un langage et d'un raisonnement similaires aux nôtres et à leur permettre d'évoluer, avec des outils rudimentaires, dans un paradis terrestre où les soins médicaux paraissent parfois mieux prodigués que de nos jours...



Les bons sauvages

Libre à nous de penser que notre modernité a démerité en regard de cet âge d'or. En effet, même dangereux, les animaux se montraient peu farouches, la nature intacte et les humains d'assez bons sauvages, dotés d'un solide sens de la justice et des lois. Pourtant, il est possible de deviner que le voyage sylvestre de Roud et Léti, une femme déjà très libérée, doit beaucoup aux excursions de l'homme de science Jean Courtin avec ses collègues et à l'amateur de chasse et de pêche, qui ne cache pas son attirance pour les méthodes traditionnelles.

Cette passion pour une vie en harmonie avec la nature est une belle robinsonnade, inscrite dans des lieux réels, notamment les calanques de Marseille, aussi surnommées les «falaises du bout-du-monde». Mais le roman s'accomplit véritablement dans l'accession religieuse du héros au statut de chamane, une fonction intermédiaire entre l'imaginaire et le réel.

Un glossaire, à la fin du roman, vous permettra de démêler les réalités paléolithiques. Mais ne vous y trompez pas, Courtin a opéré divers raccourcis romanesques: les épisodes violents et cannibales, qui constituent les plus grands dangers, datent d'une époque ô combien plus récente. Moins de 4000 ans avant notre ère! N'est-ce pas tout juste hier que nos ancêtres inventaient la violence organisée, telle que la pratiquent les Têtes Rouges du roman? Auparavant, l'es-

prit du chamane se complaisait dans l'intimité des bêtes et dans le dialogue avec les esprits de la Terre, protecteurs du clan.

LA CHUTE DE CHEVAL

Jérôme Garcin
NRF Gallimard
Paris, 1998, 144 pages

D'un bond dans l'humanité conquérante, l'homme domestiqua le cheval. L'ouvrage de Garcin, journaliste connu dans le monde culturel parisien et essayiste primé, est entièrement consacré à la passion équestre. «Mon royaume pour un cheval!» Ainsi s'ouvre l'ode à la plus belle conquête de l'homme.

Quand la liberté fougueuse du galop devient une obsession, une éloquence subjuguée par le désir d'écrire entraîne le cavalier à vouloir partager ces heures privilégiées, passées presque jalousamment, en secret, dans le monde hippique. Dès lors, glorifier l'équitation, faire sentir la chevauchée, libérer ce plaisir de dominer la bête en se maîtrisant soi-même devient une urgence de chaque instant. Il en naît un récit autobiographique nourri de références équestres, romanesques, picturales et artistiques qui font verser l'enquête dans l'écriture de l'essai. On y aborde le rivaire des rêves, qui invitent le héros à «échapper au gouvernement des joies et des paniques ordinaires», si bien qu'il se sent devenir léger, invincible et immortel.

Jérôme Garcin manie la plume comme un chef d'orchestre. Qu'il s'agisse du dressage de l'animal, des plaisirs de cavalier ou de décrire sensuellement la noble bête, un vocabulaire d'une fascinante précision fait jaillir l'attraction de l'artiste, un solitaire qui vit avec son cheval la rigueur dépouillée et heureuse des anachorètes.

Qu'il parle de Géricault, de son père, mort d'une chute de cheval, d'écuriers fameux ou de l'École militaire de Saumur, qu'il pénètre l'inquiet monde de Bartabas, ce cavalier hors pair à la tête du prestigieux cirque Zingaro, auteur des films *Mazzeppa* et *Chamane* notamment, ce sont des univers mystérieux et sauvages qui sont entrouverts. Sous son style élégant, l'Asie lointaine, la Sibérie, la Pologne, l'Inde himalayenne et des étendues maghrébines étalent leur vastitude sous le galop renversant des pur-sang.

Ainsi, dans ce qu'il appelle audacieusement «une langue équestre», admirable de précision et d'élégance, l'auteur fait un habile portrait de passionnés des équidés, recense les mé-

tiers actuels liés au cheval et narre les rencontres mémorables qui nourrissent sa ferveur. Au nombre des élus, un certain Jean-Louis Gouraud, aujourd'hui libraire spécialisé dans l'équitation, vient ajouter sa silhouette à la lignée mystérieuse des Franconi, le cavalier au masque de cuir ressuscité par Bartabas.

Cet hommage, dédié à un père et à un frère jumeau disparus, prend l'allure d'une quête du Graal. «J'aime ainsi travailler seul, l'hiver, dans le grand manège où le silence claustral, la semi-obscurité, les courants d'air et le persistant parfum de cinnamome froid évoquent ceux d'une cathédrale, un jour de messe basse.» L'attente d'une joie spirituelle, surgie dans le contact étroit de l'homme directif et de l'animal sensible, anticipe le bouleversement des grandes émotions. Elle parvient à surmonter l'envie d'en découdre avec les peines et les injustices de la vie. Plus encore, la compagnie des chevaux, à lire Garcin, réussit à combler tous les manques d'un insatiable idéal de perfection.

LA CHAIR DES MOTS

Politiques de l'écriture
Jacques Rancière
Galilée, Paris, 1998, 209 pages

Bien fou est celui qui croit à la réalité au delà du livre. Telle était la leçon de Cervantes, avec son génial *Don Quichotte*. Avec ce nouvel essai, Rancière, qui poursuit sa réflexion sur la recherche du sens chez Mallarmé, s'intéresse au moment où le livre sort de son état de Verbe pour s'incarner dans le monde. Le modèle est la Bible, livre par excellence qui parcourt une étrange distance, celle d'un objet qui, au lieu de tomber dans le vide, «fait lever l'absence de tous bouquets», devient «le théâtre de la parole en marche», c'est-à-dire ouvre la porte d'une forme où la vérité se fait chair.

En interrogeant Wordsworth et Mandelstam, Rimbaud et Balzac, Proust et Althusser, et le *Barlèby de Deleuze*, le philosophe observe la littérature instituer sa propre ontologie alors qu'elle cherche à traverser le mur de la représentation. Car la souveraineté de l'écriture, propose l'auteur, n'est que «lettres mortes adressées à un destinataire absent», à savoir le regroupement aléatoire d'un grand monde disloqué, d'un corps éparpillé.

Aussi, lorsqu'elle prétend instaurer une communauté politique, la littérature ne fait que rire de la fraternité. Elle est «la grande ivresse des multiplicités joyeuses émancipées de la loi du Père», une mise en scène de la crise de séparation entre la Parole muette — titre de son tout dernier ouvrage — et le bruit du monde.

Science et réel

LA SCIENCE

PAR CEUX QUI LA FONT
Laurent-Michel Vacher
Liber, Montréal, 1998, 211 pages

LE SAVOIR VAIN
Lawrence Olivier
Liber, Montréal, 1998, 112 pages

Le monde de la pensée, c'est ce qui fait son charme, possède de nombreux chemins de traverse. Quoique de facture très différente, *La Science par ceux qui la font*, de Laurent-Michel Vacher, et *Le Savoir vain*, de Lawrence Olivier, en font la preuve par deux. Voici donc, d'une part, un philosophe qui promeut la science aux dépens de la philosophie et, d'autre part, un philosophe qui prêche la désespérance politique. C'est un peu le monde à l'envers. Ce sont surtout deux visions du monde qui s'affrontent autour de ce centre dur ou mou, c'est selon, que l'on appelle réalité.

Pour M. Vacher (qui ne dédaigne pas un peu de controverse à l'occasion, les lecteurs d'*Un Canabec libre* s'en rappelleront), la philosophie récente se serait transformée en un vain bavardage, irrationnel et coupé de la réalité. Et, par le fait même, coupé de la science qui aime bien en découdre, comme on sait, avec les lois de l'univers qui régissent cette réalité. Pour Lawrence Olivier, au contraire, le relativisme des sociétés postmodernes n'épargne pas le domaine cognitif. Pas plus que les autres domaines du savoir, la science ne peut prétendre échapper à la dimension sociale de la signification, ne peut présumer qu'il existe une expérience, un monde qui soit complètement indépendant du langage.

Transcription d'une série radiophonique diffusée à la SRC, *La Science par ceux qui la font* est composé d'une dizaine d'entrevues menées par M. Vacher auprès de scientifiques montréalais spécialisés en géosciences, en astrophysique, en physique des particules, en physique théorique, en mathématiques, en chimie, en biologie, mais aussi, ce qui est quand même surprenant, dans des domaines mous comme la psychologie, la sociologie et l'économie. Éléments originaux de l'exercice, chaque spécialiste devait au préalable résumer le savoir sur le monde proposé par sa science, cette synthèse formant le cœur de l'entrevue.

Il faut d'abord souligner l'exigence de vulgarisation qui prévaut dans ce livre (comme d'ailleurs dans *Histoire d'idées*, le précédent essai de Laurent-Michel Vacher). Il y a chez le philosophe du collège Ahuntsic un souci constant de poser les problèmes dans des termes compréhensibles pour le commun des mortels, de ramener la discussion à un niveau d'entendement tel que le lecteur s'y retrouve, ce qui ne va pas de soi quand il est question de photons, de leptons, de quarks ou de nucléotides. On peut dire que M. Vacher s'en tire ici avec les honneurs de la guerre, aidé par un choix de spécialistes reconnus dans certains cas pour la qualité pédagogique de leurs interventions (nous pensons particulièrement au physicien Stéphane Durand et à l'astrophysicien Benoît Villeneuve). Pour ceux qui voudraient aller plus loin, chaque entrevue est complétée par une liste de lectures suggérées.

Globalement, *La Science par ceux qui la font* poursuit la démarche entreprise par M. Vacher dans *Entretiens avec Mario Bunge*, un livre consacré à ce philosophe de l'Université McGill qui défend le matérialisme scientifique.

M. Vacher est lui-même un ardent partisan de la science, plus précisément de la culture scientifique générale, celle qui n'a pas la place qu'elle devrait avoir dans l'éducation actuellement dispensée dans les écoles. Parlant d'écoles, M. Vacher est de celle qui croit qu'une véritable pensée critique du réel n'est plus possible sans culture scientifique digne de ce nom.

Lawrence Olivier est professeur à l'UQAM et son essai *Le Savoir vain* tente de circonscrire les enjeux philosophiques et politiques du relativisme, notion autour de laquelle se jouent moult débats contemporains, que ce soit sur les plans de la culture et de la morale ou sur ceux spécifiques de la science et du politique. Sur le plan cognitif, M. Olivier commente l'ouvrage récent d'Alan Sokal et Jean Bricmont sur les *Impostures intellectuelles* qui prévalent, selon eux, dans la plupart des théories à la mode dans les sciences sociales aujourd'hui.

Il reconnaît que ces critiques sont incisives et touchent ce qui est en jeu dans les débats actuels sur le relativisme, à savoir le rapport à la réalité, le problème de la démarcation entre science et non-science, les consé-

quences politiques du relativisme, etc., mais en même temps, les deux scientifiques confondent le sens — qui est donné avec le langage utilisé — et la signification — qui, elle, est construite et relève d'enjeux sociaux et politiques (au sens large). Bref, alors que la science dure travaille à la distinction du vrai et du faux, les sciences sociales se préoccupent du vraisemblable.

Le Savoir vain est davantage qu'une défense ponctuelle des sciences sociales: il est une réflexion sur le paradoxe inhérent au relativisme et, en définitive, à toute pensée. En effet, le relativisme est paradoxal dans la mesure où il dit que «tout est relatif» est un énoncé qui n'est pas lui-même relatif. La plupart des attaques contre le relativisme relèvent de ce premier niveau d'entendement. Mais comme pour le paradoxe du menteur (Le Crétois qui dit que tous les Crétois sont menteurs dit-il vrai ou faux?), ce paradoxe du relativisme est un faux paradoxe. Pour le résoudre, on peut suivre Carnap ou Russell, s'inspirer de la théorie des niveaux de langage ou des types logiques et distinguer entre l'acte de dire et le dit.

Le vrai paradoxe du relativisme tient au fait que dans toute pensée, dans tout système, il y a au moins une proposition qui reste indécidable. C'est le fameux théorème d'incomplétude de Gödel. Ce qui caractérise toute pensée, qu'elle soit à prétention systématique ou non. Que le paradoxe est la frontière fondamentale sur laquelle la pensée prend appui pour se développer, explorer de nouveaux territoires et s'élever d'elle-même. S'appuyant sur la philosophie du langage aussi bien que sur la nouvelle communication (Bateson, Watzlawick), interpellant Wittgenstein et Heidegger au passage, M. Olivier en conclut que le relativisme a une fonction essentiellement négative: celle de faire sourdre le non-sens du sens. Les conséquences sont importantes sur le plan du politique, sur lequel atterrit l'auteur dans le dernier chapitre de son essai, le plus long. Le XX^e siècle est responsable de la mort de millions d'individus, disparus au nom d'idées justes et de causes (M. Olivier pense surtout ici au marxisme). L'heure n'est plus aux impératifs et aux grands engagements tous azimuts. Elle est à la désespérance. À la lucidité qui fait voir le non-sens. L'essai précédent de M. Olivier s'intitulait *Michel Foucault: penser au temps du nihilisme*.
rosal@videotron.ca



Robert Saletti

POUR PASSER D'UNE POLITIQUE DE COUPURES À UNE POLITIQUE DE RÉFORMES

Alain Bonnin
Des idées pour le Québec

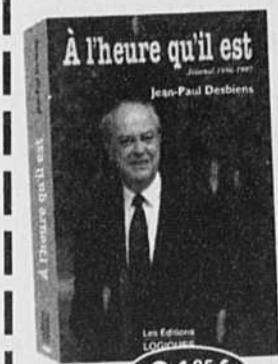
Alain Bonnin
Des idées pour le Québec

Une vision neuve et non partisane sur les thèmes qui alimenteront le prochain débat électoral.

CARTE BLANCHE

EN VENTE EN LIBRAIRIE - DISTRIBUTION FIDES (25 par exemplaire vendu sont versés à Centraide)

Jean-Paul Desbiens



496 pages



554 pages



152 pages

À l'heure qu'il est
Journal 1996-1997

Voici venue, pour Jean-Paul Desbiens, l'heure des bilans: continuera-t-il à s'indigner du mensonge et de la bêtise?...

Les années novembre
Journal 1993-1995

L'éditorialiste se fait dérangeant, ébranle les certitudes et entre en lutte contre les complaisances. Un livre qui ne laisse personne indifférent.

L'école, pour quoi faire?
Collectif sous la direction de Jean-Paul Desbiens

L'école, pour quoi faire? arrive à point pour alimenter le débat sur le rôle et l'organisation du système de l'éducation.

En vente dans toutes les bonnes librairies

Les Éditions LOGIQUES - Distribution exclusive: LOGISQUE
1225, rue de Condo, Montréal (Québec) H3K 2E4 Tél.: (514) 933-2225 • Fax: (514) 933-2182
logique@cam.org • http://www.logique.com

Parution du dernier numéro de PHILOSOPHER

•Éthique biomédicale

Les problèmes du consentement au soin
La médicalisation de la violence sexuelle
Les métaphores de la maladie

•Éthique et philosophie politique

Justice, solidarité internationale et démocratie
La crise de la légitimité politique
Marxisme: justice et libération
Temps et valorisation du temps
Est-il juste de dire qu'on a le gouvernement qu'on mérite?

Distribué par Périodica (274-5468)
En vente chez votre libraire (20, 1997), 198 p., 10 \$

LIBER

Lawrence Olivier

Le savoir vain

Relativisme et désespérance politique

Lawrence Olivier

Le savoir vain

Relativisme et désespérance politique



114 pages, 17 dollars

Reporters sans frontières

100 PHOTOS POUR DEFENDRE LA LIBERTÉ DE LA PRESSE



Photographies de Marc Riboud

EN VENTE PARTOUT

au profit des journalistes emprisonnés

Réalisation: Reporters sans frontières

Photographies de l'édition 1998: Marc Riboud

LES ARTS

ARTS VISUELS

TRUFO MISTO

À prendre ou à laisser

À propos du bien fait, du mal fait et du pas fait

Un grand flic

Le Bosch de Connelly

LE DEVOIR

Quels sont les «grands» flics américains «inventés» au cours des... mettons, des douze dernières années, parce que treize, ça porte malheur, et que onze, ça n'en impose pas assez? Hmm? Qui sont-ils? Hocke Moseley, du regret et très fin Charles Willeford, Dave Robicheaux, le pêcheur, pas devant Dieu mais bien des bayous de la Louisiane, de James Lee Burke, Matt Scudder, l'ex-flic alcoolique qui vient de se mettre en ménage avec l'ex-call-girl qu'il fréquentait à distance auparavant, de Lawrence Sanders, les duettistes navajos Leaphorn-Chee de Tony Hillerman, et... Hieronymus Bosch, dit Harry Bosch, le flic qui restaure sa maison de Los Angeles, abimée au cours du dernier tremblement de terre, lorsqu'il est suspendu, pas par les pieds mais administrativement, par une hiérarchie policière totalement comme viscéralement corrompue.

Bon, Harry Bosch, c'est «l'invention» de Michael Connelly. Lui, Connelly, était journaliste au *Los Angeles Times*, peut-être l'est-il encore, lorsqu'il signa *Les Égouts de Los Angeles*. Ensuite, ce fut *La Glace noire*, puis *La Blonde en béton*, puis *Le Poète*. Aujourd'hui, Connelly propose *Le Cadavre dans la Rolls* au Seuil Policiers.

Cela commence ainsi: un flic du terrain, un flic en uniforme, signale au commissariat de Hollywood la présence d'un cadavre dans une Rolls abandonnée sur les hauteurs boisées des collines que les riches occupent. L'identité du mort? Anthony Aliso, dit Tony.

De son vivant, Tony Aliso produisait des films. En fait, il s'agissait de navets. Toujours est-il qu'on le découvre dans le coffre de la Rolls avec des balles dans la tête. Et dans l'une de ses poches, un billet d'avion Los Angeles-Las Vegas. Bosch se rend chez la veuve, Veronica Aliso. Une fois informée de ce qui est arrivé à son mari, Miss Aliso confie que son Tony faisait de fréquents séjours à Las Vegas. Une fois par mois, au minimum, le Tony descendait au Mirage où il jouait au poker et seulement au poker.

Bien. Vu ainsi, vu de prime abord, on pourrait croire, parce que tout le laisse croire, que le mobile du crime serait le jeu. Quelque chose comme une dette de jeu. Puis? C'est pas ça du tout, du tout. C'est dans le compliqué-complexe.

Cette histoire, ce meurtre, sent la magouille de haut... vol. Bosch découvre rapidement qu'il n'a pas affaire à des amateurs, mais bien à des professionnels. D'abord, on peut bien vous le signaler sans vendre la mèche, la société de production du Tony n'est rien d'autre qu'une société-écran, mise sur pied pour blanchir l'argent de la mafia.

Et qui dit mafia dit normalement OCID, soit la Organized Crime Intelligence Division. Mais alors, comment se fait-il que la OCID ne s'intéresse pas au cas de ce Aliso? Ou plutôt, la OCID feint-elle de ne pas s'y intéresser?

Pour magouiller, ça magouille de tout bord, tout côté. Parce que les uns comme les autres ne veulent pas seulement l'argent, mais aussi le pouvoir. Mais lorsqu'un des maillons de la chaîne des mauvais coups se met à faire du sentiment...

Le Cadavre dans la Rolls, c'est Connelly jouant sur tous les tableaux, et absolument tous les tableaux, des bassesses humaines.

Jazz

Chronique du jazz, de Mervyn Cooke, aux Editions Abbéville, est davantage un beau livre qu'une histoire du jazz. C'est un bouquin qui vaut davantage par la richesse de ses illustrations ainsi que par le choix des citations mises en exergue que par... C'est un très beau livre, mais non une histoire du jazz.

Un beau livre qui débute par ce merveilleux constat d'Alan Lomax, le monsieur qui enregistra des dizaines de musiciens de blues en fréquentant les chemins de traverse, ce constat, donc... «Le jazz a revêtu de nombreux aspects — frénétique, destructif, hystérique, décadent, vénal, alcoolique, doucereux, fade — il a enrichi des ventres pleins; il a corrompu des innocents; il a trahi et calomnié; mais partout et sous toutes ses formes, une de ses caractéristiques, acquise à sa naissance, a touché profondément tous ceux qui l'ont écouté. Quelle est donc cette chose qui a fait danser et soulever les gens, des laudis de La Nouvelle-Orléans jusqu'aux plus grandes capitales du monde?»

Que dire de plus?

LE CADAVRE DANS LA ROLLS
Michael Connelly
Le Seuil
Paris, 1998, 373 pages

CHRONIQUE DU JAZZ
Mervyn Cooke
Editions Abbéville
Paris, 1998, 256 pages

L'ANTIHÉROS CHARNEL...

Alain Benoit, Galerie Skol
460, rue Sainte-Catherine Ouest
Espace 511
Jusqu'au 6 juin

BERNARD LAMARCHE

Tout un programme que ce titre: *L'antihéros charnel contre le héros acharné ou encore le bien fait, le mal fait et le pas fait. Un hommage à Robert Filliou, l'instigateur de ce bel état de fait.* On pourrait dire que ceci est absurde, ou même léger, et rabattre le tout sur ce qui semble être un des nouveaux leitmotiv de la scène montrealaise, j'ai nommé la légereté, mais on ne le fera pas. Tout simplement parce qu'Alain Benoit, qu'on a pu «découvrir» en quelque sorte lors de l'exposition *De fougue et de passion* à l'automne dernier au Musée d'art contemporain de Montréal (MACM), sait très exactement ce qu'il fait, que sa démarche provient d'une réflexion fouillée sur cette notation ravivée depuis quelques années, mais souvent aussitôt oubliée, du carnaval. La désorganisation apparente de l'exposition touffue qu'il a concoctée à Skol, pour sa première exposition solo à Montréal — il a habité et exposé en France pendant plus de six ans — n'est, justement, qu'apparente.

Les sculptures kitsch, la bande vidéo où l'artiste patage dans un bac rempli de ciment, bac ramené dans la galerie, les macarons aux slogans déraillants, les banderoles, la pathétique petite pile de feuilles de papier, les dessins approximatifs, bref toute cette quincaillerie pourrait faire croire qu'on a droit à une zone de tout et de n'importe quoi. Détrompez-vous, loin de fonctionner sans rime ni raison, l'exposition de Benoit, si elle ne devait posséder qu'une seule vertu, ce serait celle de céder le moins possible à l'auto-censure, comme le démontre l'emprunt fait à Robert Filliou.

Robert Filliou (1926-1987)

Ancien économiste de tradition fourrière, puis artiste engagé proche du groupe Fluxus dont la production a été influencée par le taoïsme et la culture Dogon (Afrique), Filliou envisageait l'acte artistique comme un bricolage au même titre que n'importe quelle activité humaine. Grand utopiste, il rêvait à une «République géniale», où toute activité humaine pourrait participer à l'harmonie générale. Pour lui, la création, comme la fête, devait être permanente. C'est dans cette lignée que se situe Benoit, et plutôt que de proposer un ensemble incohérent, au contraire, il montre le relativisme des positions sur l'art et sur ce qu'il devrait (?) être.

Filliou avait élaboré un système évaluatif pour commenter lui-même ses objets, le «principe d'équivalence dans la création permanente», énoncé que Benoit reprend à son tour. Ce sont ces catégories du bien fait, mal fait et pas fait qu'on retrouve sur les cartons accompagnant les œuvres. Or, ces qualificatifs, non immuables, viennent informer le substantif «art» auquel les objets produits par l'artiste aspirent, mais qu'ils n'arrivent pas toujours à atteindre. En effet, certains de ces objets, par exemple, les bande-



Vue d'ensemble de l'exposition d'Alain Benoit.

GUY L'HEUREUX

roles-slogans déposées contre le mur, reçoivent la note «mal fait», qui désigne les œuvres pas totalement résolues, bien que faites. D'autres ne seront présentés qu'à l'état de projet, de préliminaires; d'autres encore, recevront «bien fait» comme commentaire. Ce système d'annotation permet de classer les œuvres, en donnant un outil pour les regarder. Cela permet à l'artiste d'intégrer, à même l'espace public, les œuvres, même non résolues, parfois passagères, peut-être même pas faites du tout, qui servent tout de même à nourrir sa réflexion.

La finalité des œuvres

Benoit travaille ainsi la question de la finalité des œuvres, de leur rôle et de leur statut social certes, mais aussi de leur manière de s'imbriquer les unes dans les autres, si l'on parle en termes de production. Avec son système, il assume que certaines

pièces soient créées seulement pour que nous puissions voir si elles fonctionnent, pour vérifier si elles passent le test, et donc qu'elles méritent d'être vues en fonction, parfois, de leur degré de réalisation relatif aux yeux de l'artiste. C'est le cas par exemple de ces deux sculptures dorées très kitsch, qui représentent un homme rond comme un ballon, incapable de toucher ces orbeaux, ou de plier totalement le genou. Belle métaphore, ces *Hypertrophées «bien faits»* récompensent et valorisent l'incapacité de faire. Un renversement qui dans un monde de l'art encore largement aux prises avec cette idée de la virtuosité et du «bien fait», n'est pas sans pertinence. C'est pourquoi, ailleurs dans cette exposition bouillonnante, on trouve des œuvres dites *Tableau d'honneur* (donneur) et d'autres, des *Mentions d'excellence*, et des *Cure-Cul* ou *prix de consolation*.

Charles Daudelin, la résurrection des rêves

Dessins, peintures et sculptures 1945-1998
Jusqu'au 7 juin 1998

Musée des Beaux Arts de Montréal
À La Galerie d'Art, Vente & Location
Information : 285-1611

Mardi, jeudi, vendredi de 11h à 16h, mercredi de 11h à 21h, samedi & dimanche de 12h à 16h

Guy Saint-Arneault

"Quatre Coins au Centre du Monde"

peintures récentes

du 21 mai au 4 juillet 1998



Galerie DUGAZON-COUTURE
1460, rue Sherbrooke ouest, Montréal Tél.: (514) 286.4224

Sinon, un *Tas de promesses* (doublé d'un slogan à prendre ou à laisser) vous attend. Au centre de la pièce, un amoncellement de macarons dorés croule sous le feu des lampes. Sur ces macarons qui contiennent aussi l'icographie d'un âne, on peut lire cette phrase circulaire (un peu obscure aussi), qui se retourne continuellement sur elle-même: «La carotte libérée de l'âme &... et de l'âne(?). Ce motif de la carotte, symbole de la bêtise pour Benoit, revient souvent dans ses pièces.

Autre caractéristique qui se rapporte au statut du faire dans son travail, Benoit affectionne de rendre visible, à même la pièce finie et présentée en galerie, la manière avec laquelle ces objets sont produits. Cette dimension était présente dans la pièce du MACM. Une maquette grossière, détruite, servait également comme écran pour la projection des images vidéos de son utilisation abusive et finalement de sa démolition. Deux des travaux, ici, reprennent cette formule: le bac à sable rempli de ciment et conservant les traces de pieds de l'artiste, dont on peut voir tout le processus sur un moniteur accroché à une

patère, et un autre, «pas fait», qui relate dans un rumeur cacophonique, une projet que l'artiste n'avait pu réaliser dans un parc public, car trop semblable à l'œuvre d'un autre artiste plus connu.

En tout et pour tout, l'ensemble pourrait se résumer par cette phrase puisée dans cette exposition bavarde à souhait: «C'est en 1992 que pour la première fois je réalisai qu'un dessin laissé à lui-même tend irrémédiablement à se faire œuvre. Le moindre moment d'inattention et il s'expand (sic)». En fait, le travail de Benoit pointe cet état de vigilance qui maintient à flot une idée, matérialisée ou non, dont l'élaboration équivaut toujours, symétriquement, à son désamorçage. Baudelaire le disait en 1845, au sujet de la peinture de Corot, une phrase étonnante actuelle ici: «Il y a une grande différence entre un morceau fait et un morceau fini — qu'en général ce qui est fait n'est pas fini, et qu'une chose très-finie peut n'être pas faite du tout — que la valeur d'une touche spirituelle, importante et bien placée est énorme... etc., etc., d'où il suit que M. Corot peint comme les grands maîtres.»

Les femmes du REFUS GLOBAL

Patricia Smart

Les femmes du REFUS GLOBAL

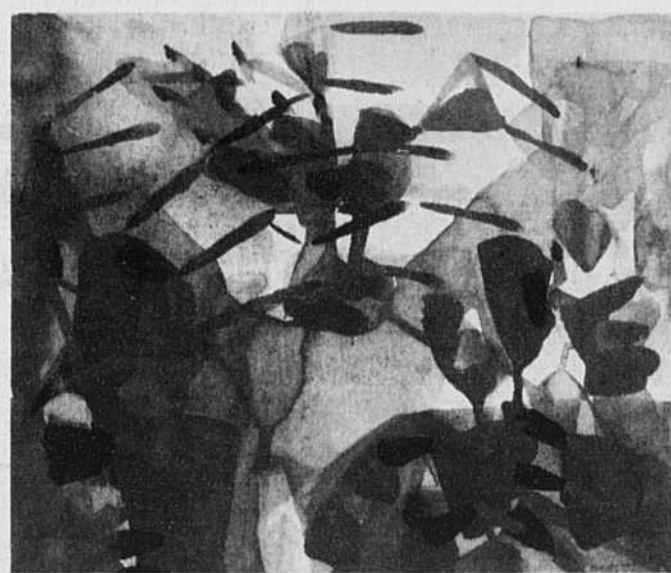
Ce livre est un hommage à des artistes qui ont contribué à façonner le visage du Québec contemporain et aussi l'occasion de découvrir sept destins exceptionnels.

352 PAGES • 29,95 \$

Boréal
Qui m'aime me lise.

Madeleine Arbour
Marcelle Ferron
Muriel Guilbault
Louise Renaud
Thérèse Renaud
Françoise Riopelle
Françoise Sullivan

352 PAGES • 29,95 \$



MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

BENSON & HEDGES
présente

Borduas

et l'épopée automatiste

Que ceux tentés par l'aventure se joigne à nous — Refus Global, août 1948

du 9 mai au 29 novembre 1998

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal — Renseignements: (514) 947-6226 — Place des Arts

BANQUE NATIONALE LE DEVOIR Pentacom

Picasso

CHEFS-D'ŒUVRE DU MUSÉE D'ART MODERNE DE NEW YORK • JUSQU'AU 12 JUILLET

LA CRITIQUE EST UNANIME. ALLEZ VITE VOIR L'EXPOSITION. BILLETS : 1 888 541-8888

Cette exposition a été organisée par le Musée d'art moderne de New York, en collaboration avec le Musée des beaux-arts du Canada.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA, OTTAWA

Événements spéciaux :

Le jeudi 28 mai à 19 h : *Le mystère Picasso* (1955, 80 min), film réalisé par Henri-Georges Clouzot. Présenté avec le soutien de l'Ambassade de France. À l'Auditorium, entrée libre.

Le vendredi 29 mai à 20 h : le pianiste Douglas Voyce et la soprano Sandra Graham présentent un récital consacré à Manuel de Falla. Présenté en collaboration avec l'Ambassade d'Espagne. Dans la Chapelle Rideau. BILLETS : 10 \$.

Pour de plus amples renseignements, composez le 1 800 319-ARTS.

Remplissez un bulletin de participation au Musée et couvrez la chance de gagner un fabuleux voyage pour deux en Europe avec Trafalgar Tours du Canada.

Pour obtenir des renseignements à propos des forfaits, composez le 1 800 465-1867, téléphoniste numéro 99.

PRÉSENTÉ PAR

MIDLAND WALWYN
LE SENS DES VALEURS
«BLUE CHIP» MD

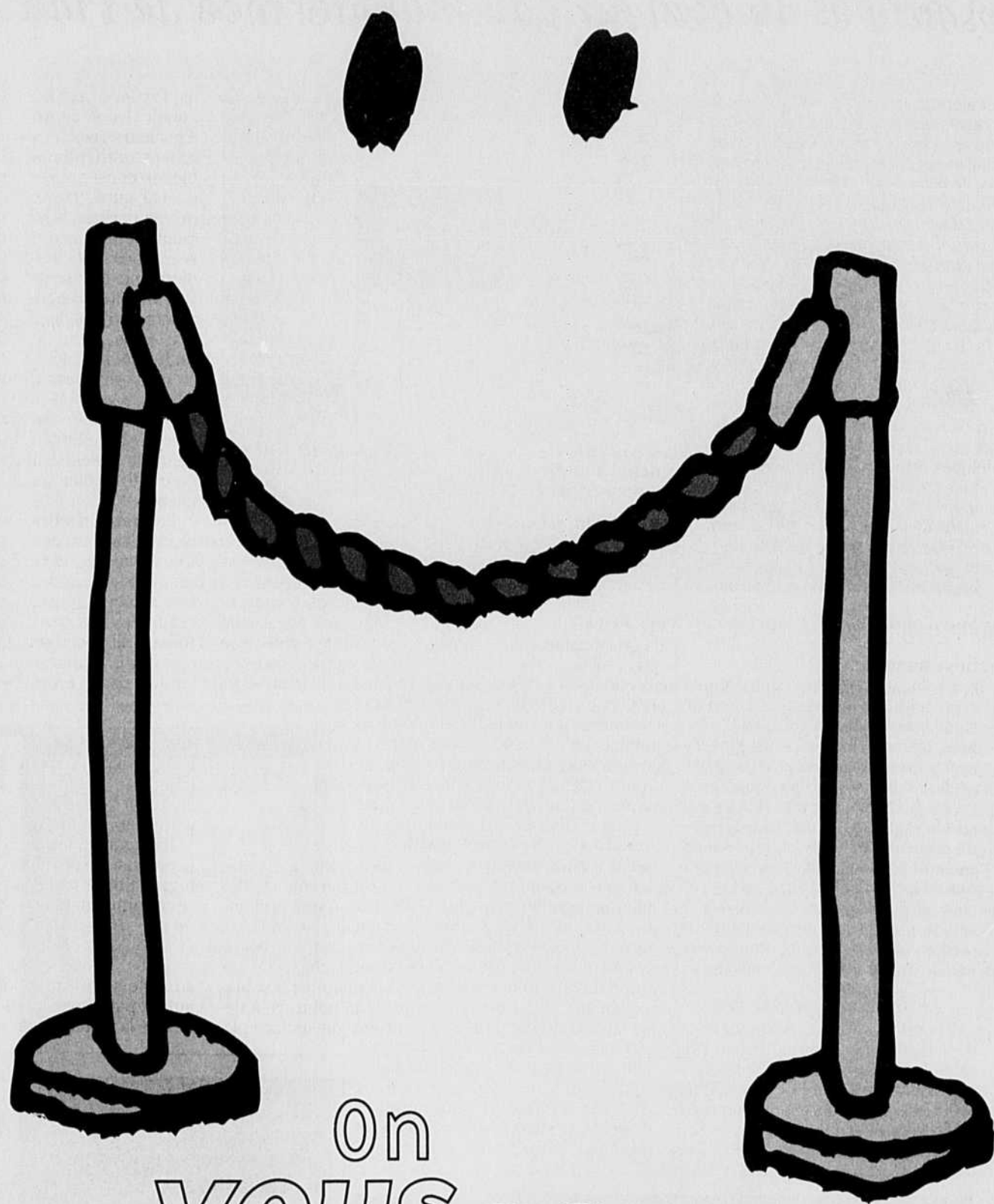
Musée des beaux-arts du Canada National Gallery of Canada

CBC Radio-Canada

AIR CANADA

CHATEAU LAURIER

380, promenade Sussex, Ottawa (Ontario) 1 800 319-ARTS, <http://musce.beaux-arts.ca>



On
vous
offre
la tournée!

Dimanche **24 mai** 1998



La Journée des **musées** montréalais
American Express

Portes ouvertes dans 26 musées et circuits d'autobus gratuits
vers la plupart des musées participants

À partir de vos préférences, bâtissez-vous un programme selon les quatre circuits offerts. Dès 9 h montez à bord d'une des navettes gratuites de la STCUM à l'un des trois points de départ : le Centre Infotouriste au Carré Dorchester; le Musée Stewart et le Musée d'art de St-Laurent. Les correspondances d'un circuit à l'autre seront possibles uniquement au Centre Infotouriste, et ce, jusqu'à 17 h.

Renseignements : InfoArts Bell 790-ARTS

La Journée des musées montréalais American Express
et la Semaine des musées québécois s'inscrivent dans
le cadre des manifestations du 18 mai, Journée
internationale des musées, décrétée par l'UNESCO.



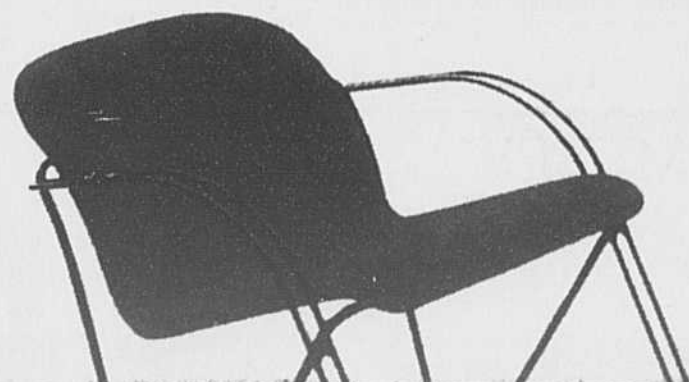
LE DEVOIR



clearNET



LIBERTÉ
YOGOURT



• FORMES •

Chaque samedi,
soyez aux premières loges
du design.

FILMS D'ART

Daudelin, artiste public

CHARLES DAUDELIN

DES MAINS ET DES MOTS

Un film de Richard Lavoie
À la Cinémathèque québécoise
Salle Fernand-Séguin
À 20h, jusqu'au 31 mai

BERNARD LAMARCHE

Vous pouvez voir ses œuvres publiques d'intégration de l'art à l'architecture un peu partout sur le territoire de Montréal. Devant le Palais de justice, son *Allegrocube*, de 1971, autrefois une sculpture animée, s'est éteinte depuis un moment. Son *Chaos* (1969-1973), se dressait encore sur la colline parlementaire à Québec jusqu'à l'an dernier, de même que se soulève son *Embâcle* sur la place du Québec à Paris, érigée en 1984. D'autres œuvres publiques se retrouvent au cimetière du Mont-Royal, à Outremont, ainsi qu'au Palais des congrès de Montréal. Le 30 avril dernier, Charles Daudelin, qui a ainsi forgé un porteur de notre paysage urbain, recevait l'honneur d'être nommé grand officier de l'Ordre national du Québec.

Jusqu'au 31 mai, la Cinémathèque québécoise présente le film *Charles Daudelin, des mains et des mots*, du cinéaste Richard Lavoie, qui nous avait donné *Rang 5*, lauréat du prix du meilleur long métrage 1996 de l'Association québécoise des critiques de cinéma. Le nouveau film de Lavoie relate très doucement la carrière de cet artiste important qui dès les années quarante s'engageait dans la peinture. Si le film au rythme lent mais assuré aborde succinctement la peinture de Daudelin, attrapant ce dernier au Musée du Québec lors de la rétrospective de 1997, puis dans son atelier, expliquant sa manière de travailler, ce n'est que pour mieux s'attarder à sa sculpture. Dès lors, la promenade s'annonce captivante dans les projets que Daudelin a réalisés, et surtout, à la voir raconter les œuvres qui n'ont pas été construites, dont certaines d'une complexité appréciable.

«Comme si ça venait
d'un autre gars»

Il faut voir Daudelin expliquer ses flirts avec le design et l'architectural pour ses pièces créées dans le cadre du programme d'intégration de l'art à l'architecture, et le «monde complètement différent» de ses œuvres en cire, ses œuvres pour l'intérieur, sensiblement plus organiques, «comme si ça venait d'un autre gars». Quelques passages du film montrent des événements regrettables, l'abandon dans lequel sont laissées plusieurs de ses pièces malgré les devis d'entretien, et la destruction récente de *Chaos*. On le voit aussi travailler à des sculptures industrielles, d'autres en cire, superviser des moulages, etc. D'ailleurs, c'est l'artiste à l'œuvre que regarde le film à travers les matières auxquelles il a insufflé des formes. C'est à la fois la principale qualité du moyen métrage, et son défaut majeur. En effet, les renseignements d'ordre factuel manquent cruellement, on apprend peu de choses sur le parcours de l'artiste, alors qu'on ne laisse sa compagne, Louise Bissonnette, prendre la parole que très rarement bien qu'elle soit omniprésente dans le film, aux côtés de Daudelin. On découvre néanmoins avec ce film un artiste prolifique, d'une rare longévité (il est né en 1920), qui fait les choses pour le plaisir d'en connaître les possibilités.

Une séquence dans le film montre Daudelin en train d'avancer un projet qui sera inauguré le 3 juillet prochain, à Québec, dans le Vieux-Port. Le film est lancé à l'occasion d'une exposition organisée par la galerie Simon Blais, tenue à la galerie du Musée des beaux-arts de Montréal jusqu'au 7 juin.

Une production du 3e Impérial
Communications Performances
Oeuvres Débat Festin
**Forum
Instants
Ruraux**
Samedi 30 mai
à 13 h 00
La Cabane Familiale
2119 route 139 Nord
Sortie 68
de l'autoroute 10
Roxton Pond
info : 514.372.7261

Art actuel : atout du développement rural

CONSEIL
DES ARTS ET DES LETTRES
DU QUÉBEC

ARTS

ARTS VISUELS

Peinture, quand tu nous tiens

Une réflexion sur l'absence de la couleur dans le Guernica de Picasso

LE MENSONGE DE LA COULEUR

Collectif
Au Montréal Télégraphe
206, rue de l'Hôpital
Vieux-Montréal. Jusqu'au 30 mai
BERNARD LAMARCHE

Vous pourrez toujours répondre que l'espace dans lequel se tient l'exposition *Le Mensonge de la couleur* pourrait, par son élégant dessin et sa splendeur, suffirait à faire respirer convenablement n'importe quelle exposition. En effet, le lieu que Raymond Lavoie, artiste lui-même, consent à rendre disponible pour faire place à des projets de nature artistique, vaut à lui seul le détour. La lumière et l'atmosphère qui y règnent contribueront certainement à disposer les visiteurs à recevoir les propositions artistiques qui y seront présentées. Que voulez-vous, certains espaces sont ingrats, d'autres semblent bénis des dieux. Dire cela cependant, c'est enlever beaucoup de crédit aux travaux qui se retrouvent sur la rue de l'Hôpital.

Or, à cause de la nature de ces travaux — lisez les anecdotes qui suivent — et du projet que ces derniers soutiennent, il s'agit d'une exposition, sans commissaire s'il vous plaît, qui se tient admirablement bien. Une exposition de peinture, où la figuration au sens le plus commun du terme, est absente. Certains diraient qu'il s'agit encore de peinture abstraite. Eh bien, l'affaire semble plus compliquée! Disons que si ces toiles reprennent un vocabulaire plastique propre à la peinture dite abstraite, leur syntaxe, pour filer la métaphore grammaticale jusqu'au bout, s'engage dans des voies maintes fois explorées par la peinture figurative. En ce sens, le titre, dont les mots sont repris à l'histoire, nommé bien ce qu'il s'agit, pour ces artistes, de nommer, à savoir les pièces que la couleur comporte, et que la peinture avec elle partage allègrement. Parce que la peinture, finalement, a toujours cherché à piéger, à prendre dans ses filets le regard, et les affects avec lui.

Peinture, vous avez dit peinture?

Mais tout d'abord, ce récit. La petite histoire de cette exposition remonte à il y a trois ans. Cinq artistes — Mario Côté, Stéphane La Rue, Monique Régimbald-Zeiber, Francine Savard et Lavoie, et un historien de l'art Jean-Émile Verdier, qui a réfléchi avec la bande sans devenir commis-

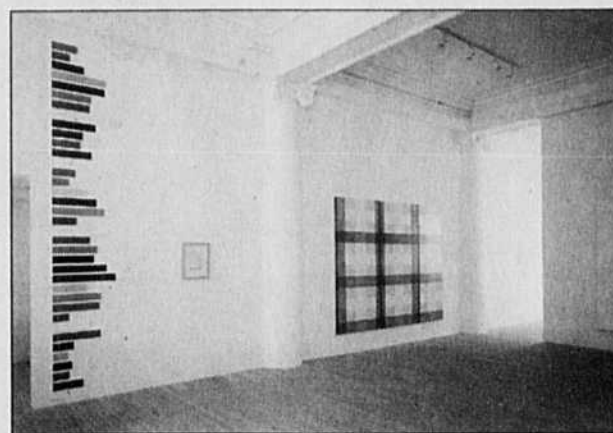
saire — se réunissaient alors, pour causer peinture. Cette discussion allait prendre des allures particulières, puisque alimentée à partir d'une anecdote, produite par l'histoire, celle du XX^e siècle, au sujet du célèbre tableau de Picasso, *Guernica*, nappé de gris, de blanc et de noir.

Florence Delay, citée dans l'ouvrage de José Bergamin, *Tout et rien de la peinture* (Deyrolle Editeur, 1991), précise ceci: «A peine Picasso avait-il achevé son chef-d'œuvre qu'il voulu rompre sa sublime expression laconique (en gris, noir et blanc) et y mettre de la couleur. Ses amis, les Zervos, Dora Maar, Malraux, "guernico" en personne (c'est sous ce nom qu'apparaît Bergamin dans L'Espoir) étaient consternés. Pour l'en détourner, ils lui suggèrent de faire d'abord un essai avec des papiers de couleur découpés. Lorsqu'il vit sa toile déguisée en Arlequin d'une période révolue, Picasso prit conscience du mensonge de la couleur et, un à un, retira tous ses papiers découpés — à l'exception d'une petite larve rouge qui figurait une larve de sang», aujourd'hui disparue.

Nous voilà donc, quelques dizaines d'années plus tard, face à des tableaux produits par des artistes autour de cette question du «mensonge de la couleur». Comme le dit bien Mario Côté, instigateur du projet, «cette phrase aura servi d'amorce à un processus de fabrication des mots, phrases et idées. Elle aura surtout témoigné de la genèse des tableaux qui montent, s'engouffrent et s'ouvrent à la mémoire. Il en va de même pour tout développement indocile: les peintres voient ce qu'ont de réel les mensonges».

Enchevêtrement

Aujourd'hui, donc, on a une proposition d'exposition remplie de discussions. Une douzaine d'œuvres de quatre artistes, Lavoie n'exposant pas, attendent les visiteurs. On l'aura compris, s'ils ne sont pas rompus au projet de groupe, restant fidèles aux manières respectives qu'ont ces artistes de travailler, ces tableaux retiennent suffisamment des enseignements des rencontres qui ont précédé leur production pour entretenir le regard avec une multitude de clin d'œil lancés «entre» les pièces. On sera ainsi porté de l'écran blanc texturé d'une toile de Stéphane La Rue vers les métaphores textiles de Régimbald-Zeiber. On ne sera pas étonné d'apprendre que cette même plage blanche est en relation directe avec une petite pièce, reprise à Cézanne, manipulée avant de devenir littéralement un casse-tête dont le tracé noir vient tramer la surface du tableau. Il ne faudra pas s'étonner de voir Cézanne revenir dans une des œuvres de Francine Savard, une des plus touchantes en même temps que des plus intrigantes du lot.



DENIS FARLEY

Les couleurs de Cézanne dans les mots de Rilke, à gauche, une œuvre de Francine Savard. À droite, *Couverture*, de Monique Régimbald-Zeiber

Il ne faudra pas se surprendre qu'au *Voile* (1996) de Régimbald-Zeiber répond sa *Couverture* (1998), titre repris par une œuvre au sol, très différente, de 1996 produite par La Rue. Ainsi la surprise sera également moins grande de voir les bandes de couleurs vives qu'on retrouve souvent dans le travail de Côté se rabattre pour afficher une palette plus grisonnante, dont les références à l'image vidéo que le pigment recouvre sont moins données. Bref, sans jamais que les œuvres ne se livrent à un quelconque effet caméléon à la proximité des autres, la réussite de l'entreprise comme exposition (le catalogue viendra plus tard à l'automne) provient de la communauté d'esprit qui la précède, visible à travers les œuvres.

Ce qui, on insiste, ne revient pas à dire que toutes les œuvres se ressemblent, loin de là.

Et identité

Outre le diptyque déjà mentionné, La Rue a disposé au sol une série de boîtes de bois, de différentes tailles et hauteur, parfois tournées vers le haut. À une certaine hauteur que tous les volumes n'atteignent pas, La Rue a peint une surface blanche d'une texture broyée. Métaphore du tableau et de son plan (sa surface) troué par l'illusion de la troisième dimension, l'œuvre parle sobrement, en sculpture, des pouvoirs de la peinture à jouer ou à souligner sa réalité première de surface pla-

ne. Par ailleurs, disposées légèrement face à face en diagonale, les deux toiles de Régimbald-Zeiber partagent, dans leurs lavis transparents, le même fond qui suggère une peau diaphane. Alors que la surface d'un des tableaux conserve les accidents dus au jus extrêmement dilué, l'autre, partant du même principe, a reçu d'autres manipulations qui lui donnent l'apparence d'un tissu quadrillé. À ceci près que cette seconde œuvre recèle le secret des mots, inscrits à même la transparence du médium, une phrase qu'il s'agit de découvrir.

Aux côtés de ces œuvres toutes liquides, les panneaux de Francine Savard semblent radicalement plus matériels, alors qu'en fait, il n'en n'est rien. Sur une grande toile blanche de 1995-96, Savard a inscrit, d'un blanc légèrement différent, des chiffres qui renvoient aux mots «sur» la peinture, en introduisant des cotes de livres traitant de cet art. L'effet visuel est captivant et sa force est implicite à la somme de connaissance sur la peinture, qu'elle soit analytique ou pratique, condensée en cette surface pliant sous l'écrit qui rythme sa blancheur.

La charge poétique par contre déjà présente dans cette toile est autrement plus palpable dans l'œuvre *Les Couleurs de Cézanne dans les mots de Rilke — Essai* (1997-98). Dans une série de tableaux accrochés les uns au-dessus des autres sur le mur, Savard a tenté de rendre, en peinture, les mots que le poète Rainer Maria Rilke avait posés sur la peinture de Cézanne. La nomenclature, troublante en mots — «de gris doux et subtil», «son carmin intérieur», «un bleu de coton bourgeois», «d'un bleu très particulier», «un bleu attentif», «brun lisse», «un violet enfoui» —, prend de tout autres dimensions lorsque que ces noms sont matérialisés. Ce que Rilke a refait en de très beaux mots, Savard le redonne à la peinture. Remettant en jeu, par la peinture, les précieux mots de l'écrivain, l'artiste souligne, tout à la fois, la richesse du discours et les limites des mots.

Finalement, visible de la rue en arrivant, la grande toile proposée par Mario Côté, recouvrant des images photographiques captées en vidéo pour intégrer une épaisseur supplémentaire par la texture, atteint, à notre avis un degré renouvelé de complexité. D'abord en réduisant la palette des couleurs, puis en se tournant vers une facture passablement plus «painterly» que ce nous connaissons de sa production. Comme si le mensonge parlait autant par l'invisible des couches superposées que par ce que la peinture avait à montrer.

Si vous ne voyez pas Rodin,
vous passez à côté d'un monument.

Auguste Rodin, *Le Baiser* (détail), vers 1882. Bronze. Coll. : musée Rodin, Paris. Photo : musée Rodin, Adam Rzepka.

Groupe Investors présente

RODIN

UNE EXCLUSIVITÉ NORD-AMÉRICAINE ! DU 4 JUIN AU 6 SEPTEMBRE 1998

Plus de 135 œuvres du grand maître sculpteur français Auguste Rodin. L'exposition *Rodin à Québec* est réalisée en collaboration avec le musée Rodin de Paris.

POWER CORPORATION DU CANADA /
POWER CORPORATION OF CANADA

MUSÉE DU QUÉBEC

Bell

Parc des Champs-de-Bataille, Québec, G1R 5H3 • Renseignements : (418) 643-2150 <http://www.mdq.org>
Tous les jours de 10 h à 18 h; le mercredi de 10 h à 22 h.

Billets en vente dans le réseau Admission (514) 790-1245, Billetech (418) 643-8131, et au 1 888 88RODIN (1 888 887-6346). Les billets sont vendus pour une date et une heure précises.

Audioguide de l'exposition au comptoir des Amis du Musée. • Catalogue et souvenirs de *Rodin à Québec* à la Librairie-boutique.
Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

Radio-Canada
Télévision

PROFITEZ DE NOTRE FORFAIT SÉJOUR ET MUSÉE

- CHAMBRE AVEC VUE SUR LE FLEUVE
- PETIT DÉJEUNER BUFFET
- BILLET POUR L'EXPOSITION RODIN À QUÉBEC

À partir de 85 \$ par personne, par nuit,
en occupation double.
Taxes non incluses. Chambre en classe Hospitalité.
Autres forfaits également disponibles.

L'HÔTEL OFFICIEL DE L'EXPOSITION, À PROXIMITÉ DU MUSÉE DU QUÉBEC, INFORMATION / RÉSERVATION 1 800 463-5256

HÔTEL
LOEWS LE CONCORDE
QUÉBEC

HÔTEL
LOEWS LE CONCORDE
QUÉBEC

VOX POPULI

FORMES

SOPHIE GIRONNAY

Il fait beau. C'est le moment où jamais de flâner dans les rues chaudes de la ville à la découverte de ses nouveaux commerces, mis en couleurs, matières et espace par les plus talentueux de nos designers. Les belles surprises seront nombreuses et de types variés: restos, salons de coiffure, boutiques de mode, épiceries et galeries marchandes redéfinissent l'art de recevoir, de charmer, de retenir, d'étonner le «consommateur», c'est-à-dire vous, moi et ma tante Lulu (voir à droite ce que dit le grand Starck sur ce mot maudit).

Cette année, cher «consommateur», donc, le Concours Commerce Design a besoin de vous. Organisé pour la quatrième fois par la Ville de Montréal et la Société des designers d'intérieur du Québec, il n'annonce pas, comme à l'habitude, ses gagnants au temps des lilas. Les finalistes, choisis par un jury d'experts, étaient dévoilés ce jeudi, dans le cadre du SIDIM (Salon international de design d'intérieur de Montréal, Place Bonaventure, où le concours a son stand). Mais le public est maintenant convié à voter pour ses favoris, à l'intérieur de cette liste. Prix du public et prix du jury seront annoncés en même temps, en octobre prochain. Vous avez donc jusqu'au 10 juillet pour tomber en amour avec l'une des adresses que voici et pour manifester votre admiration par un gentil bulletin de vote. Les commerces en lice seront identifiables grâce à un logo mis en vitrine (et la liste complète avec les adresses se trouve dans le guide que l'on a glissé dans *Le Devoir* d'aujourd'hui). C'est gratuit et c'est amusant, et en plus, vous courez la chance de gagner un voyage de sept nuits pour deux à Paris. Alors, à vos baskets, et bonne balade!



Le superbe Café Ferreira, design Camdi, remportait le Concours Commerce Design Montréal de l'an dernier



Starck and Love

Dimanche dernier, à la foire internationale du meuble de New York (ou ICFF), qui se tenait au Jarvits Convention Center, le designer sans doute le plus célèbre de l'heure, le Français Philippe Starck, donnait une conférence devant un public hilaré et ravi. Quel showman, ce Starck! Il fait irrésistiblement penser à Coluche par la silhouette, la décontraction, l'humour décapant... Et par son message humanistico-politique. Car le monsieur, quoique rigolo, est des plus sérieux: «L'axiome de Loewy, "la laideur se vend mal", me fait froid dans le dos, disait-il. Dans les années 30, elle pouvait se comprendre, mais elle est devenue d'un cynisme insupportable. Est-ce que le travail du designer, sa mission, sa vie consistent à vendre encore une autre chaise, une autre lampe, encore d'autre "stupid bullshit" à cette entité abstraite appelée le "consommateur"? Quand j'entends tenir ce discours dans les réunions au sommet des compagnies pour lesquelles je travaille, j'insiste pour qu'on remplace le mot "consommateur" par "ma femme, ma fille". Et alors, tout change, car ça devient difficile de dire: "je vais vendre cette "stupid bullshit" à ma femme, à ma fille"..."

En cette fin de XX^e siècle, affirme Starck, il est plus urgent que jamais de revenir aux motivations premières qui ont fondé notre civilisation: le désir de créer un abri pour nos enfants, de fabriquer des outils toujours plus perfectionnés qui amélioreront nos conditions de vie. «Nous sommes envahis de bons objets, et notre vie ne s'en trouve pas meilleure. De tout ce que nous avons créé, il y a, disons, 20% d'utile et 80% de "bullshit". Pas très brillant comme proportion.» Raison de plus pour que les designers renouent avec l'immense responsabilité qui est la leur. «L'avenir est à la compagnie morale, qui met l'humain avant l'objet, qui se demande: pourquoi sommes-nous là? Que pouvons-nous inventer pour aider les gens? Pour les respecter? Chaque geste, chaque choix est politique. Se montrer gentil est politique. L'amour est politique.» Et Philippe Starck de terminer, les bras levés et rire aux lèvres, sur quelques scandés «peace and love!»

Que Starck démolisse, par son discours, la raison d'être même de l'événement qui occasionnait sa présence — soit une foire internationale où 1200 exposants suaient et peinaient à vendre encore une autre chaise, une autre lampe, tout un mobilier dernier cri dont la nécessité pour le bien de l'humanité était pour le moins discutable —, voilà qui n'a pas empêché l'auditoire de lui faire fête. Visiblement, le discours de Starck répond à un besoin profond, à un idéal, qui dort au cœur même des designers et des camelots les plus cyniques en apparence. Foule sentimentale...

Le centre commercial qui avance masqué

Les galeries marchandes sont en pleine crise d'identité. À voir comment elles cherchent toutes à se déguiser en sympathique marché de village ou en rue commerçante à l'européenne, il faut croire que le «consommateur» banlieusard qui a fait leur fortune dans les années 60 est pris d'un accès subit de dégoût pour elles et de nostalgie pour un monde de couleurs et de saveurs qu'il n'a, en réalité, pas connu, sinon en voyage (d'où, peut-être, le côté faux-sembant, fleurs artificielles et carton-pâte de tous ces décors simili-village provençal dont le néo-badaud semble s'accommoder). Après le Complexe Desjardins l'an dernier, c'est au Montréal Trust, ces jours-ci, de se refaire une façade ouverte sur la rue, plus animée, plus diversifiée, dans l'espoir de battre sur leur propre terrain les p'tits bistros et les p'tites boutiques, en plein foisonnement, que les gens semblent leur préférer.

«C'est un mouvement tout naturel qui suit l'évolution de la demande, explique le designer Yves Montpetit, président de Camdi. Les centres commerciaux ont vieilli, la population aussi: elle est plus sélective et plus raffinée. Donc, il faut lui plaire autrement.»

Gagnant du Concours Commerce Design Montréal de l'an dernier, pour le Café Ferreira, et finaliste cette année à la fois pour le chic resto Opus II de la rue Sherbrooke et pour la galerie Les Halles dans la Gare centrale, Camdi s'est constitué une vaste clientèle internationale grâce à son expertise dans le domaine de la foire alimentaire... «Ou, comme disent les Français, du "food-court"», plaisante Yves Montpetit. Les Français, il les connaît bien: le coup fumant qui a lancé Camdi fut de décrocher, par concours, le contrat d'installer une zone de restauration rapide au Carrousel du Louvre (ouverte en 1993) sous la fameuse pyramide. Ces temps-ci, Camdi termine une aire commerciale dans le nouveau terminal F de l'aéroport de Roissy, travaille sur les restos de la gare de Lyon, la cafétéria de l'École du Louvre, etc.

«Dans le "food-court", nous avons une quinzaine d'années d'avance sur l'Europe, affirme Yves Montpetit. Le point fort de Camdi, c'est d'approcher le projet en tenant compte des besoins du consommateur, du concessionnaire, et des facteurs de marketing. En France, les architectes songent plutôt à créer leur objet, parfois au détriment du sens pratique...» Pour organiser les 5500 mètres carrés des Halles de la Gare, par exemple, Camdi a décidé de son approche en se basant sur des enquêtes faites auprès des passants et des usagers de la gare. Là s'est exprimé le besoin d'une aire de lunch pour les bureaux du centre-ville et aussi d'un endroit où s'acheter au vol son souper, avant de rentrer chez soi par le train de banlieue.

Jouxtant la salle des pas perdus, Les Halles reproduisent l'ambiance d'un marché ouvert. Dans un désordre simulé, aux accents d'Europe soulignés par les carreaux de céramique, le choix des teintes, etc., une foule de comptoirs variés offrent des aliments frais du jour préparés sur place. Les tables où l'on peut s'asseoir sont disposées, par zones bien distinctes, dans des décors à thèmes divers (simili-terrasse bordée de fer forgé, fausse bibliothèque aux livres peints), ce qui tranche radicalement sur les autres aires à fast-food du centre-ville.

Pour que l'effet reste cohérent, les designers ont participé à la sélection des concessionnaires: toute franchise de chaîne connue était écartée, au profit de traiteurs plus artisanaux et plus exclusifs. Ce qui entraîna des servitudes: «Installer une cheminée pour le four à bois de Première Moisson, en plein milieu des gratte-ciel et dans une gare, ça n'a pas été facile! Mais on y tenait.»



Le Restorama du Carrousel du Louvre, Paris, 1993, par Camdi International, Montréal

Depuis le succès foudroyant qu'a connu, auprès du public, un autre de ses projets, Le Faubourg Sainte-Catherine, cœur battant du centre-ville ouest, Camdi a donc poussé beaucoup plus loin le concept de foire alimentaire, dans sa version plus conviviale et plus écartée: «Cette mode nous vient des supermarchés Mövenpick, sauf que là où ils subdivisent un plancher qui leur appartient, nous rassemblons des commerces divers dans un espace réorganisé.» Des Mövenpick aux Halles de la Gare, on retrouve pourtant les mêmes ficelles. Certains clichés de décoration (faux-finis, céramiques, fleurs séchées) tentent de recréer une espèce d'Europe qui ne s'inspire pas tant de l'originale que de l'idée que s'en font les consommateurs d'Amérique.

Si ça se trouve — ce serait trop comique —, c'est cette Europe à l'américaine que le Québec exportera un jour dans les food-courts de France et de Navarre... comme il exporte déjà une certaine sorte de frites congelées dont je tirai le nom ici, par respect humain!

La liste

- Restos, cafés:**
- Bice, par Jaime Bouzaglo
 - Café du Nouveau Monde, par Luc Laporte
 - Opus II, par Camdi International Design et D.I.D. Design
 - Pacifique, par Prete Design
 - Pizzédélic, par Jean-Pierre Viau

- Magasins et boutiques:**
- Marie Saint Pierre Design, par Sylvie Saint-Martin
 - Nadya Toto, par Prete Design
 - Latina, par Michelangele Panzini, architectes
 - Galerie de l'Institut de design de Montréal, Marché Bonsecours, par Morin Tardif
 - Home, par Emanuelle Colle et François Bérubé

- La Cordée, par Robert Ouimet
- Ki Nature et Santé, par IDX design communication
- Make Up Forever, par Jean-Pierre Viau
- SAQ Bières, par Sodeplan
- Zen, par Bosses Design

- Commerces de services:**
- Centre visuel Saint-Michel, par Morin Tardif
 - I.D. Coupe Coiffure, par Josée Cyr
 - Maison des cyclistes, par Boulay, Paradis, Rayside, Heppel, architectes

- Centres commerciaux:**
- Marché Bonsecours, Desnoyers Mercure et Atelier Big City
 - Les Halles de la Gare, par Camdi International Design et D.I.D. Design



Les Halles de la Gare centrale, en lice cette année

VOX DEI

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone: (514) 866-2436
Télécopieur: (514) 866-0881
E-mail: idm@idm.qc.ca
Site web: http://www.idm.qc.ca

Le 10^e anniversaire du Salon International du Design d'intérieur de Montréal (SIDIM): un rendez-vous

L'Institut de Design Montréal tient à souligner le 10^e anniversaire du Salon International du Design d'intérieur de Montréal et à féliciter ses organisateurs pour le travail accompli à ce jour.

Le Salon de cette année se tient jusqu'à aujourd'hui, 19 h, à la Place Bonaventure. Plus que jamais, le Salon s'impose comme le rendez-vous incontournable des designers et des gens d'affaires. Plus de 300 exposants dont l'Institut y sont réunis pour répondre à vos questions et vous faire part des plus récentes

innovations dans les nombreux domaines reliés au design d'intérieur pour les bureaux, les commerces, les institutions et les résidences.

L'Institut de Design Montréal souhaite que designers, gens d'affaires et autres utilisateurs du design soient nombreux à visiter le Salon. Le succès grandissant de l'événement montre de façon éloquent que le design occupe une place de plus en plus importante comme élément de valeur ajoutée aux produits et services de nos entreprises.

Du nouveau à la Galerie de l'IDM

Mise sur pied pour faire connaître et apprécier le rôle fondamental du design dans le développement de nouveaux produits, la Galerie de l'IDM propose la découverte des plus beaux objets design du printemps.

Elle est située au Marché Bonsecours, rue Saint-Paul, dans le Vieux-Montréal. On peut en devenir membre sans frais: il suffit de se rendre sur place et de s'inscrire. Les membres peuvent profiter de divers avantages dont des rabais occasionnels sur les objets que la Galerie propose.

Galerie
IDM

OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Heures d'ouverture de la Galerie IDM:
Du lundi au jeudi, de 10 h à 17 h
Le vendredi et le samedi, de 10 h à 18 h
Le dimanche, de 10 h à 17 h